



Le mensonge d'Amalita

Barbara Cartland

VISIT...

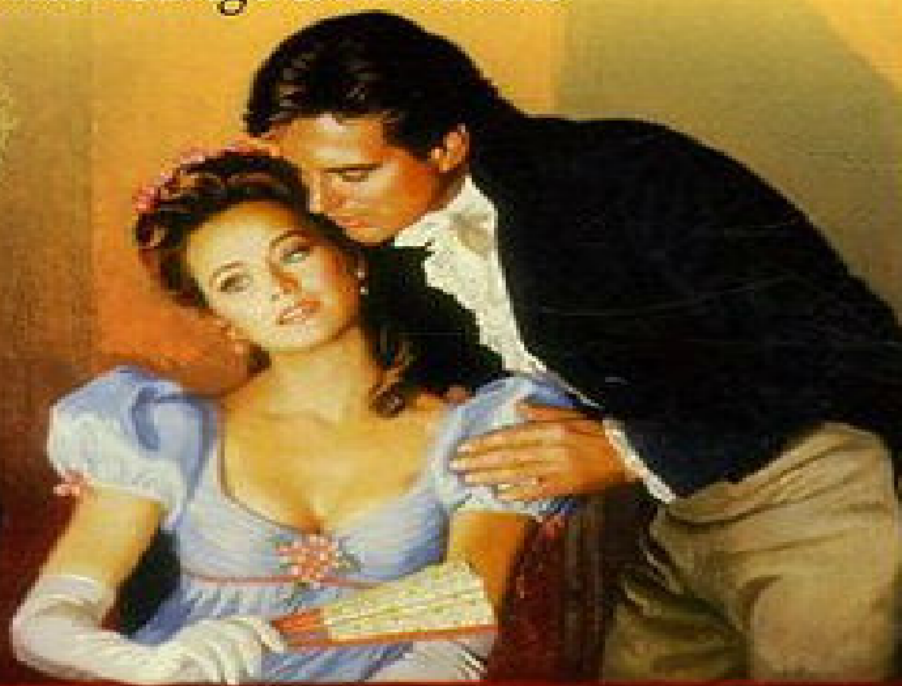
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR LES GENTS

Barbara Cartland

Le mensonge d'Amalita



Résumé :

Amalita et Carolyn. Deux sœurs, désormais orphelines, totalement démunies. Que faire ? Où aller ? Il y a bien le comte de Galerstone, un vieil ami de leur père. Amalita n'a pas le choix, elle lui écrit. Peut-être acceptera-t-il de les accueillir dans sa maison de Londres ? Mais deux jeunes filles ne sauraient voyager sans chaperon. C'est pourquoi Amalita se fait passer pour veuve. Homme de cœur, le comte les reçoit à bras ouverts. Son fils David, en revanche, se montre moins crédule. Lorsque, une nuit, il se glisse dans la chambre d'Amalita, ses soupçons se confirment : cette prétendue veuve a des réactions d'oie blanche ! Comment Amalita va-t-elle se sortir de cet imbroglio ? Doit-elle avouer au vieux comte qu'elle lui a menti ? Et David... Séducteur et cynique, certes, mais si beau ! Elle l'a repoussé, et pourtant...

NOTE DE L'AUTEUR

Sous le règne de George IV, la saison de Londres commençait en avril pour se terminer début juin. Puis, au fil des années, elle se prolongea jusqu'à la mi-juillet.

Toutes les débutantes rêvaient d'être présentées à la reine et de faire leur entrée dans le monde lors d'une réception au palais de Buckingham, puis d'assister aux grands bals que l'on donnait dans les somptueux hôtels particuliers des beaux quartiers : Mayfair, Islington ou Belgravia.

Chaque année, il y avait plusieurs réceptions réservées aux débutantes. Elles avaient lieu à trois heures de l'après-midi dans la salle du trône du palais de Buckingham.

Les jeunes filles souhaitant faire leur révérence à la reine étaient en général accompagnées de leur mère. Il leur fallait aussi passer par l'entremise d'une parente ou d'une amie ayant déjà été présentée elle-même à la reine. Il allait sans dire que la réputation de cette personne devait être absolument irréprochable. Par exemple, jamais il n'aurait été admis qu'une divorcée soit admise à une telle cérémonie.

À la première réception de la saison, il était de tradition d'inviter l'ensemble du corps diplomatique. Et rien n'était plus joli à voir que les uniformes chamarrés d'or des messieurs à côté des superbes toilettes des dames. Celles— ci portaient des robes à traîne et, sur la tête, trois plumes blanches prince de Galles.

Lorsque tous les personnages officiels avaient pris leur place autour du trône, la reine faisait alors son entrée, accompagnée par le grand chambellan et suivie par plusieurs pages qui portaient la longue traîne de sa robe. La famille royale venait ensuite, et chacun s'installait selon un ordre très strict de préséance.

La cérémonie pouvait se dérouler selon un protocole bien établi. Le grand chambellan présentait tout d'abord les personnalités diplomatiques.

Les femmes étaient censées baiser la main de la reine, mais lorsque la femme d'un ambassadeur avait déjà participé à une semblable cérémonie, elle se contentait de faire la révérence. Sa Majesté embrassait certaines des invitées : les femmes des pairs, les filles de duc, de marquis ou de comte...

J'ai moi— même été présentée au palais de Buckingham, mais assez tard car j'étais en grand deuil de mon père, qui avait été tué en 1918.

Le roi George V et la reine Mary étaient assis sur leur trône, et quand le grand chambellan a annoncé mon nom, j'ai fait tout d'abord une révérence au roi, puis à la reine.

Ensuite, un écuyer a ramassé la traîne de ma robe et l'a posée sur mon bras. Bien entendu, je portais dans mes cheveux les trois plumes blanches prince de Galles.

J'ai été de nouveau présentée à la cour à l'occasion de mon mariage, en 1927.

Pour moi, la salle du trône était un véritable décor de conte de fées. Je revois encore la reine Mary avec ses rangs de perles, les magnifiques uniformes des personnages officiels, les femmes couvertes de bijoux étincelants...

J'ai été très déçue lorsque le roi Edouard VIII a décrété que, désormais, les débutantes seraient présentées au cours d'une garden—party.

Quel dommage d'avoir supprimé d'aussi belles, d'aussi impressionnantes cérémonies !

1875

Amalita contempla l'enveloppe surchargée de timbres français. Qui lui écrivait donc? Dès le premier coup d'œil, elle s'était rendu compte que ce n'était pas l'écriture de son père — ferme et assurée — , ni celle de sa belle— mère Yvette — pleine de fioritures.

De plus, son nom était mal orthographié. *Mademoiselle Amalita Maulpin*, avait— on écrit — au lieu d'*Amalita de Maulpin*.

La jeune fille se décida enfin à ouvrir la lettre que l'on venait de lui apporter.

En lisant les premières lignes, elle pâlit.

— Mon Dieu ! murmura— t— elle.

Une heure plus tard, sa sœur Carolyn la trouva debout devant la fenêtre, la lettre à la main.

— Ah! quelle bonne promenade je viens de faire ! s'exclama la jeune fille.

Elle était ravissante avec ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus et son visage en forme de cœur rosi par le grand air.

— Il n'y avait personne en forêt, poursuivit Carolyn. C était vraiment très agréable ! Tu aurais dû venir avec moi, Amalita.

Cette dernière ne répondait toujours pas... Étonnée par le silence de son aînée, Carolyn la rejoignit près de la fenêtre.

— Amalita ?

— Oui, ma petite Carolyn...

— Que se passe— t— il ? Tu sembles bouleversée.

— Je... je viens de recevoir une lettre de France. Mais assieds— toi, Carolyn.

— C'est père qui nous écrit ?

La jeune fille prit place dans un fauteuil près de la fenêtre. Un rayon de soleil fit briller les boucles qui encadraient son joli visage d'un halo doré.

— Que peut— il bien raconter pour te mettre dans un tel état ? J'espère qu'il ne dit pas que son retour se trouve encore retardé

— Non...

— Alors ?

— Cette— lettre m'est adressée par... par la police de Nice.

Carolyn ouvrit de grands yeux.

— La police ! Par exemple ! Je me demande ce que père a pu bien faire pour que la police s'intéresse à lui ! Cela me semble invraisemblable !

— J'ai une très mauvaise nouvelle à t'apprendre, Carolyn. Une très triste nouvelle...

Amalita prit une profonde inspiration avant de déclarer :

— Père est mort.

— Père... père...

— Yvette aussi.

Cette fois, ce fut au tour de Carolyn de devenir toute blanche. Elle agrippa les accoudoirs du fauteuil avec tant de force que ses jointures blanchirent.

— Ce... ce n'est pas possible, balbutia— t— elle. Morts ? Tous les deux ?

— D'après cette lettre, ils seraient allés faire du bateau. Tu sais combien père aime... aimait la mer. Une soudaine tempête s'est levée, leur yacht s'est fracassé contre la coque d'un cargo et a coulé. On n'a retrouvé leurs corps que le lendemain.

Carolyn se prit la tête entre les mains.

— Oh ! mon pauvre papa ! fit— elle dans un sanglot.

Sa sœur lui tendit la lettre.

— Si tu veux lire toi— même... C'est en français.

— Mon français n'est pas aussi bon que le tien. Quand ce drame s'est— il produit ?

— Il y a un mois.

Carolyn sursauta.

— Un mois ? répéta— t— elle avec incrédulité. Mais...

— Apparemment, la police a eu beaucoup de mal à nous localiser.

— Comment est— ce possible ?

— Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, c'est seulement en découvrant nos lettres que les policiers ont trouvé notre adresse.

Les yeux de Carolyn étaient pleins de larmes.

— Pauvre père... Il était déjà mort et nous continuions à vivre comme si de rien n'était. Nous montions à cheval, nous papotons, nous,...

Elle s'essuya les yeux.

— J'ai peine à croire que ce soit vrai.

— Moi aussi, murmura Amalita.

Avec une certaine amertume, Carolyn déclara :

— Mais il était devenu presque un étranger depuis qu'il avait épousé cette Yvette !

— Je t'en prie, Carolyn ! fit Amalita avec un visible effort. Oublions les vieilles rancunes !

Sa cadette se leva d'un bond et se jeta à son cou.

— Tu es trop bonne ! Je sais que tu adorais père, mais il faut admettre qu'il ne songeait plus guère à nous depuis la mort de maman — et surtout depuis qu'il avait épousé cette Française !

Amalita se détourna.

— Tu as raison. Cette Française, comme tu l'appelles, l'a complètement transformé...

— Et pas pour le mieux !

Cette fois, Amalita n'eut pas le courage de réprimander sa jeune sœur.

— Apparemment, la tâche de la police a été rendue encore plus difficile car père ne séjournait pas à Nice sous son véritable nom, dit— elle.

— Pourquoi toutes ces cachotteries? Il n'avait aucune raison d'avoir honte de son nom, bien au contraire !

— Je suppose qu'il avait pris une fausse identité pour éviter d'avoir à rencontrer ses amis sur la Riviera.

Carolyn hocha la tête d'un air entendu.

— Je comprends ! Ce n'est pas de son nom qu'il avait honte, mais d'Yvette! Comment a- t- il pu s'amouracher d'une femme pareille ?

Amalita préféra ne pas répondre à cette question. Elle avait deux ans de plus que Carolyn et comprenait mieux certaines choses.

Sir Frederick de Maulpin avait été l'un des meilleurs partis de l'époque. Séduisant, riche, excellent cavalier, allié aux meilleures familles du royaume, il faisait soupirer toutes les jeunes filles à marier... et multipliait les aventures.

Mais à partir du jour où il avait rencontré la fille du comte de Bradford, la ravissante Elizabeth, sa conduite était devenue exemplaire.

Leur mariage avait été l'un des plus beaux de l'année. Le Tout—Londres s'attendait ensuite à voir le nouveau couple mener une vie étourdissante de fêtes et de plaisirs. Au lieu de cela, sir Frederick et sa femme allèrent s'installer dans le Worcestershire, au manoir de Maulpin, pour y cacher leur bonheur.

Ils étaient visiblement faits l'un pour l'autre. Et souvent, Amalita s'était dit qu'elle n'avait pas de plus cher désir que de vivre un jour un grand amour comme celui qui unissait ses parents.

Hélas, lady Elizabeth était de santé fragile. Par un hiver particulièrement rigoureux, elle attrapa une grave pneumonie et mourut en quelques semaines.

Au manoir de Maulpin, ce fut le désespoir... Après avoir perdu la femme qu'il adorait, sir Frederick avait sombré dans la plus profonde

des mélancolies.

— Je ne peux plus supporter de vivre ici, avait— il dit à sa fille aînée. Je vois ta mère partout, dans chaque pièce... et cela me fait si mal !

Peut— être se serait— il laissé mourir de chagrin si le médecin de famille — qui était en même temps son ami — ne lui avait conseillé de voyager pour se changer les idées.

Sans le moindre enthousiasme, sir Frederick s'était alors rendu à Paris... où il avait fait la connaissance de la fameuse Yvette.

Ses filles, qui lui écrivaient tous les jours, s'étonnaient de ne recevoir en réponse que de brèves notes qui s'espaçaient de plus en plus.

Puis un beau matin, alors que les deux sœurs revenaient d'une longue promenade à cheval, un valet leur présenta le courrier sur un plateau d'argent.

Amalita avait feuilleté rapidement les quelques enveloppes.

— Ah ! père nous a écrit ! s'exclama— t— elle joyeusement.

— Enfin !

— Je commençais à m'inquiéter...

— Moi aussi. J'espère qu'il nous annonce son prochain retour.

Amalita décacheta l'enveloppe et commença à lire. Soudain, son visage se décomposa et la lettre lui échappa des doigts.

— Que dit— il ? demanda Carolyn.

Comme sa sœur demeurait silencieuse, elle s'empara de la lettre et lut à son tour.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama— t— elle. Comment père peut — il songer à se remarier ? Si vite a... après la mort de maman ?

Elle éclata en sanglots.

— Il... il a déjà oublié maman !

Amalita l'avait prise dans ses bras et bercée comme une enfant.

— Jamais il n'oubliera maman.

— Mais...

— Ce qui se passe, vois— tu, c'est que notre pauvre père est incapable de vivre seul.

Un mois plus tard, sir Frederick revint au manoir avec sa nouvelle épouse, une jolie rousse couverte de bijoux et vêtue d'une somptueuse robe de satin très décolletée.

Bouche bée, Amalita et Carolyn regardèrent leur belle— mère. Leur surprise ne connut plus de bornes lorsqu'elles virent une seconde voiture débordante de malles s'arrêter derrière la première.

Yvette de Maulpin ne voyageait pas sans bagages !

Dès le premier coup d'œil, Amalita avait compris que cette femme n'était pas une aristocrate. Sans être vraiment vulgaire, elle manquait de classe et de raffinement.

Mais son père était follement amoureux et trouvait sa nouvelle femme irrésistible. Il la couvrait de cadeaux et chaque jour arrivaient de nombreux paquets en provenance de Londres et de Paris. Fourrures, bijoux, vêtements... Yvette était insatiable !

En dépit de son engouement pour la jolie Yvette, sir Frederick ne semblait pas souhaiter qu'elle rencontre ses amis. Était— ce pour cela qu'il avait évité de s'arrêter à Londres ? À la campagne, il était plus aisé de vivre retiré et sir Frederick s'arrangea pour ne pas donner de dîner ni de réception. De même, il refusa toutes les invitations de ses voisins.

Après avoir passé deux ou trois semaines au manoir, Yvette commença à s'ennuyer.

— C'est mortel, ici ! répétait— elle sans fin de sa voix pointue auquel son léger accent donnait malgré tout un certain charme.

— Vous n'aimez pas la nature, ma chérie ? demandait sir Frederick.

— Pendant quelques jours, oui. Pas davantage... Pourquoi n'irions— nous pas à Londres, mon chéri ?

Sir Frederick ne paraissait guère enthousiaste.

— Londres ?

— Mais oui. J'ai envie de danser, d'aller au théâtre, dans des réceptions, de rencontrer des gens élégants... de m'amuser, quoi !

Mais sir Frederick ne semblait avoir aucun désir d'exhiber sa trop jolie épouse dans les salons londoniens de bon ton.

Une semaine plus tard, Amalita ne fut guère étonnée quand son père lui annonça son intention de se rendre sur la Riviera italienne avec Yvette.

— Combien de temps pensez— vous rester là— bas, mon cher père ? demanda la jeune fille.

Sir Frederick avait haussé les épaules.

— À vrai dire, je l'ignore.

— Nous sommes début novembre... Serez— vous de retour pour Noël ?

— Euh... je l'espère. Vois— tu, ma chère enfant, tout dépend d'Yvette. Elle aime beaucoup la Riviera...

— Mais vous n'avez pas oublié que maman souhaitait voir Carolyn faire son entrée dans le monde au cours de la saison prochaine ?

— Euh... non, bien sûr.

— Nous étions en deuil de grand— mère quand je devais moi— même être présentée à Sa Majesté la reine. Maman avait promis que Carolyn et moi assisterions à la première des réceptions, en avril, au palais de Buckingham.

— Oui, oui... Je m'occuperai de tout cela à mon retour. Vous aurez toutes les deux un grand bal à Londres et un autre ici. Voilà ! Es— tu contente ?

— Serez— vous de retour pour Noël ? avait insisté Amalita. Ce serait le bon moment pour écrire à tous vos amis afin de leur apprendre que nous serons à Londres au printemps. Je sais que vous aviez fait avec maman la liste des gens que vous vouliez contacter...

— Mais oui, mais oui... avait répondu sir Frederick avec une visible impatience. Rien ne presse ! Nous parlerons de cela le moment venu. Pendant mon absence, ma petite Amalita, je compte sur toi pour mener la maison, surveiller les domestiques et vérifier que les chevaux prennent assez d'exercice.

— Vous savez bien que je m'occuperai de tout cela, père.

Il y avait maintenant un an qu'Elizabeth de Maulpin était morte et Amalita et Carolyn allaient enfin pouvoir s'habiller autrement qu'en noir. Toutes deux détestaient tant leurs tristes robes de deuil !

Mais voilà quelles allaient de nouveau se retrouver seules, puisque sir Frederick décidait une nouvelle fois de partir !

— Serez— vous de retour pour Noël ? avait demandé encore une fois Amalita en faisant ses adieux à son père.

Elle eut alors l'étrange impression qu'il lui filait entre les doigts comme une poignée de sable.

— Je l'espère bien. L'ennui, vois— tu, ma chère enfant, c'est que ta belle— mère déteste le froid humide... Tandis que la Riviera est si belle à cette époque de l'année !

Noël était venu. Et les deux sœurs étaient restées seules...

Leur père leur avait fait envoyer des présents somptueux qui avaient dû coûter des fortunes. Mais elles auraient cent fois préféré sa présence à ces cadeaux inutiles !

— Il reviendra en janvier, promet Amalita à sa sœur.

Hélas, janvier venu, leur père ne parla pas davantage de retour... Bien au contraire, il semblait s'installer pour de bon au bord de la Méditerranée !

Nous avons loué sur la Promenade des Anglais, à Nice, une très belle villa avec vue sur la mer. Le jardin est merveilleux. Il est planté de palmiers, d'hibiscus, de cactus, de bougainvillées, de plantes tropicales... et il reste toujours vert et fleuri, même pendant la mauvaise saison !

Yvette s'est fait de nombreuses amies et semble ravie de vivre au soleil.

À cause de la description que son père leur avait faite de sa nouvelle maison, Amalita eut la naïveté de penser qu'il allait les inviter à Nice.

« Cela vaut bien une réception au palais de Buckingham ! » se dit— elle.

Hélas ! Aucune invitation ne suivit... Dans une autre lettre, son père se contenta de lui rappeler de faire sortir les chevaux.

Elle prit la plume.

Quand reviendrez—vous, cher père ? N'oubliez pas que vous devez vous y prendre suffisamment à temps si vous voulez que nous soyons présentées à Sa Majesté au cours de la saison prochaine.

Il faut que vous écriviez à tous vos amis de Londres pour les prévenir de notre prochaine arrivée.

Après avoir envoyé cette lettre, elle estima que son père ne pourrait plus se dérober davantage et se mit en devoir de commander chez les meilleurs couturiers de Londres une garde— robe complète pour sa sœur et pour elle— même.

— Toutes nos toilettes doivent venir de Bond Street, dit— elle à Carolyn. L'on ne trouve guère plus de deux ou trois boutiques convenables à Worcester, et je ne voudrais pas que nous arrivions au palais de Buckingham vêtues comme des petites provinciales.

Carolyn avait pouffé de rire.

— Tu n'auras jamais l'air d'une petite provinciale, ma chère Amalita ! Les jeunes Londoniens vont être tout de suite séduits par ta beauté. Tu es si jolie avec tes cheveux noirs et tes grands yeux verts !

— Je parie qu'ils préféreront tes cheveux blonds et tes yeux bleus, avait rétorqué Amalita en riant.

— Il faut dire que nous sommes tellement différentes que nul ne pourrait s'imaginer en nous voyant que nous sommes sœurs.

— Tu ressembles à notre pauvre maman, tandis que je suis le portrait de notre père.

Carolyn était allée contempler son reflet dans la grande glace qui surmontait la cheminée.

— Et nous sommes aussi ravissantes l'une que l'autre, chacune dans notre genre !

Amalita l'avait gentiment menacée du doigt.

— Deviendrais— tu vaniteuse ?

— Pas vraiment. Mais je préfère être jolie que laide.

Amalita n'avait pu s'empêcher de rire. Puis son visage s'était assombri.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre le retour de notre père.

— Et de cette Yvette !

Mais les jours avaient passé... puis les semaines. Sir Frederick ne donnait même plus de nouvelles.

« Il ne devrait pas tarder, tentait de se persuader Amalita. Peut— être va— t— il nous faire la bonne surprise d'arriver sans prévenir ? »

Le temps continuait à s'écouler...

Et une lettre en provenance de France était enfin arrivée...

Amalita crispa les doigts sur le feuillet à l'entête du commissariat de Nice, qu'un employé zélé avait tamponné de cachets à l'encre violette.

En perdant son père, tous ses espoirs concernant son avenir s'évanouissaient.

« Qu'allons— nous faire ? se demanda— t— elle avec désespoir. Qu'allons— nous devenir ? »

Certes, elles n'auraient pas de soucis matériels car sir Frederick possédait une certaine fortune. Mais maintenant qu'elles étaient en deuil, elles ne pouvaient plus espérer faire leur entrée dans le monde le mois suivant i

« De toute manière, qui nous chaperonnerait ? Père avait de nombreuses relations à Londres, autrefois, mais nous ne connaissons personne puisque nous avons toujours vécu dans le Worcestershire, sans jamais quitter le manoir. »

Perdues dans leurs réflexions, les deux sœurs n'avaient pas vu le temps passer. Quand la gouvernante vint leur annoncer que le thé était servi, toutes deux sursautèrent.

Amalita savait quelle aurait dû annoncer à cette fidèle domestique la mort de son maître. Mais les mots lui manquaient..

Suivie par sa sœur, elle se rendit dans le petit salon où sa mère avait l'habitude de prendre le thé.

D'un air absent, elle prit la théière ancienne en argent et remplit les tasses en fine porcelaine.

— Merci, fit Carolyn d'une voix étranglée.

D'un air songeur, Amalita contemplait la fenêtre. Comme pour se mettre au diapason de son humeur, le ciel s'était assombri et quelques gouttes de pluie battaient déjà les vitres.

— Que... que pouvons nous faire? balbutia Carolyn.

— Il n'y a rien à faire, hélas. Père et notre belle— mère ont été enterrés à Nice sous leur nom d'emprunt — M. et Mme Maupin, apparemment... Il ne nous reste qu'à commander une pierre tombale. Mais cette fois, je ferai graver leurs vrais noms ainsi que le titre de mon père.

— Pourquoi avait— il éprouvé le besoin de se cacher sous une identité d'emprunt ?

— Pour éviter d'avoir à contacter ses amis qui séjournaient dans la région, je suppose.

—Moi, je pense qu'il avait honte de cette femme! fit Carolyn d'un ton plein de ressentiment.

Amalita demeura silencieuse. Elle ne pouvait pas avouer à sa jeune sœur qu'elle en était arrivée aux mêmes conclusions depuis déjà un certain temps !

Elle s'était souvent demandé quel genre de vie avait menée Yvette

avant de rencontrer son père.

«Certainement pas une existence très recommandable !» s'était— elle dit.

En tout cas, elle était sûre d'une chose : jamais sa mère n'aurait invité une femme ayant un aussi mauvais genre au manoir !

Carolyn parut soudain au bord des larmes.

— Maintenant, nous ne pourrons pas aller à Londres ! Nous n'aurons jamais l'occasion de porter toutes ces jolies robes que tu as commandées !

— Qui sait?

— C'est tout vu !

Carolyn laissa échapper un petit sanglot.

— Je rêvais tellement de voir Londres, d'être présentée à la reine et d'aller au bal ! Mais je ne ferai rien de tout cela ! Je serai obligée de rester ici à m'ennuyer...

— Carolyn !

— Personne ne nous invite jamais !

— C'est faux ! Nos voisins...

— Ils sont tous tellement âgés !

Carolyn n'avait pas tort... Le colonel Oldfield, lord Barnsley ou sir Pastow n'étaient plus de la première jeunesse ! La plupart de leurs enfants, après s'être mariés, avaient quitté la région. Lord Barnsley avait eu des jumeaux sur le tard, mais ceux— ci, une fois leurs études terminées, s'étaient engagés dans l'armée et se trouvaient postés dans des pays lointains.

Carolyn pleurait toujours.

— C'est trop injuste ! J'ai presque dix— huit ans et je vais être obligée de rester ici sans rien avoir à faire d'intéressant jusqu'à... jusqu'à ce que je devienne aussi vieille que toi !

Amalita tressaillit.

— Je ne suis pas encore bien vieille, murmura— t— elle. Je n'ai que vingt ans.

Carolyn, qui regrettait déjà d'avoir parlé sans réfléchir, sauta au cou de sa sœur.

— Pardon ! Oh, pardon, ma chère Amalita ! Ne te fâche pas, je t'en supplie ! Je n'ai pas voulu te faire de peine ! Je sais que tu n'as pas pu faire ton entrée dans le monde à dix— huit ans parce que tu étais en deuil de grand— mère. Puis c'est maman qui nous a quittées. Maintenant c'est au tour de notre père et... et...

Elle s'interrompit car les sanglots l'étouffaient.

— Calme— toi, ma chère petite Carolyn... Calme— toi, je t'en prie !

— Père ne serait peut— être même pas revenu ! Je suis sûre que cette horrible Yvette l'en aurait empêché!

Amalita soupira.

— Je voulais continuer à espérer... Mais je craignais, moi aussi, quelle ne trouve un prétexte quelconque pour le retenir en France.

Carolyn continuait à se lamenter.

— Que pouvons— nous faire ? Rien, hélas ! Rien, sinon continuer à nous morfondre ici ! Nous n'irons jamais au bal ! Nous ne nous marierons jamais ! Nous deviendrons des vieilles filles acariâtres comme Mlle Johnson ! C'est terrible !

Amalita secoua gentiment sa cadette.

— Ne parle pas ainsi ! Tu te morfonds à la campagne ? Vraiment ?

Carolyn eut la bonne grâce de rougir.

— Pas vraiment. J'adore me promener dans le parc et monter à cheval... Mais le manoir me semble si triste depuis que maman n'est plus là. Puis Yvette nous a pris papa et... et...

Elle se remit à pleurer.

— ... et nous n'avons plus personne !

— Je ne compte pas, peut— être ? fit Amalita, doucement grondeuse. Il faut désormais que nous nous entraïdions, que nous nous soutenions.

— Moi qui étais si heureuse d'aller à Londres ! Quand je pense qu'il me faut dire adieu à ce beau rêve, je... je...

Carolyn s'interrompt, tandis que ses larmes redoublaient.

— Oh, comme je suis malheureuse ! s'exclama— t— elle avec désespoir.

— Carolyn...

— Et je ne vois aucune solution ! gémit la jeune fille.

— On en trouve toujours lorsqu'on se donne la peine de chercher, fit Amalita avec une certaine sévérité.

Sa cadette haussa les épaules.

— Eh bien... cherche !

Amalita ne releva pas l'impertinence. Les sourcils froncés, elle réfléchissait.

— J'ai une idée ! s'écria— t— elle soudain.

Tout en se mettant à marcher de long en large, elle enchaîna :

— Une idée plutôt étrange, à vrai dire... mais pourquoi pas ?

Carolyn cessa de pleurer.

— Dis— moi vite ! De quoi s'agit— il ?

Amalita continuait à faire les cent pas.

— Oui, oui, ce serait possible, fit— elle à mi— voix, comme pour elle— même.

Cette fois, Carolyn n'osa pas lui poser de questions. Elle n'ignorait pas que sa sœur était pleine de ressources... Autrefois, lorsqu'elles étaient enfants, Amalita savait inventer mille jeux amusants.

C'était elle qui entraînait sa cadette dans des expéditions parfois

périlleuses. Elle qui montait aux arbres, nageait dans le lac, se déguisait en fantôme pour effrayer les serviteurs, se cachait dans les armoires ou sous les tables...

Un jour, elle avait réussi à grimper avec Carolyn sur le toit du hangar à foin. Elles avaient dû y rester jusqu'à ce qu'on vienne à leur secours car, prises de vertige, elles n'osaient plus bouger.

Soudain, Amalita s'arrêta devant sa sœur.

— Maman voulait que tu fasses ton entrée dans le monde ? Eh bien, tu la feras ! déclara-t-elle avec force. Je ne veux pas que tu sois privée de toutes les fêtes d'une saison, comme je l'ai été moi-même.

Elle croisa les bras d'un air déterminé.

— Nous allons nous rendre à Londres !

— Mais... nous sommes en deuil, objecta Carolyn.

— Tant pis. Dans certains cas, il faut savoir faire fi des conventions. Donc, nous irons à Londres...

Carolyn joignit les mains.

— Ce serait merveilleux ! Mais comment est-ce possible ? Comment pourrais-je être présentée à Sa Majesté si maman n'est plus là ?

— Il faudra que quelqu'un d'autre t'accompagne au palais de Buckingham, tout simplement.

— Et qui, s'il te plaît ? demanda Carolyn d'un ton déjà découragé.

— Tu seras chaperonnée...

— Mais par qui ? Nous ne connaissons personne capable de se charger de cette tâche.

— C'est moi qui serai ton chaperon.

Carolyn ouvrit de grands yeux.

— Tu plaisantes ?

Elle qui pensait qu'Amalita avait trouvé une vraie solution à leur problème ! Sa déception n'en était que plus grande.

— Comment peux-tu te moquer de moi ainsi ? Ce n'est pas gentil !

— Écoute, Carolyn...

— Je ne suis peut-être pas aussi intelligente que toi, mais je sais quand même qu'une jeune fille ne peut pas en chaperonner une autre !

— Amalita de Maulpin ne peut pas te chaperonner, je te l'accorde. Mais lady de Maulpin, si !

Carolyn leva les yeux au ciel.

— Tu te laisses emporter par ton imagination. Tu veux te faire passer pour maman ? Mais personne ne sera dupe !

— Même pas si je prétends être ta belle-mère ?

Visiblement, Carolyn n'en croyait pas ses oreilles.

— Quoi ? Tu... tu veux te faire passer pour... pour Yvette ?

Amalita frissonna d'horreur.

— Certainement pas! Yvette n'était pas une femme comme il faut.

— Il est certain que ce n'était pas une vraie dame, fit Carolyn avec une grimace. Comment notre pauvre père a— t— il pu s'enticher à ce point d'une personne aussi vulgaire ?

— Il a eu assez de bon sens pour ne pas la montrer, si bien que personne ne la connaît à Londres.

— Je ne comprends toujours pas où tu veux en venir, murmura Carolyn.

— Les policiers de Nice ont mal orthographié notre nom. L'annonce du naufrage dans lequel ont trouvé la mort M. et Mme Maupin est certainement parue dans les journaux, mais même si des amis de père l'ont lue, ils n'auront pas eu l'idée de faire le rapprochement entre un quelconque monsieur Maupin et sir Frederick de Maulpin.

— Tu as raison, mais...

— Nous n'avons pas besoin de dire que père est mort il y a seulement un mois. Il suffira simplement de prétendre qu'il est décédé l'année dernière, quelques jours après son remariage.

— Ce qui nous mène où ?

— À ceci : la soi— disant nouvelle lady de Maulpin, qui était jusqu'à présent en grand deuil, remplit maintenant son devoir de belle — mère en conduisant à Londres la fille de sir Frederick de Maulpin pour qu'elle soit présentée à la reine et fasse son entrée dans le monde.

— Tu... tu penses qu'on te prendra pour... pour la seconde femme de papa ?

— Pourquoi pas ?

— Tu es si jeune...

— Yvette prétendait n'avoir que six ans de plus que moi. Je pense qu'elle était plus âgée... À moins que ce ne soit là vie dissolue qu'elle avait menée avant de rencontrer papa qui l'ait prématurément vieillie.

— Si quelqu'un découvrirait la supercherie...

— Cela me semble difficile. Nous avons passé toute notre existence au manoir sans jamais voir personne, sinon nos proches voisins, des personnes âgées qui ne vont plus à Londres depuis bien longtemps. Qui pourra mettre ma parole en doute si je dis que je suis la veuve de sir Frederick?

— Mais nos domestiques savent qui tu es en réalité!

— Si tu crois que j'ai l'intention de les emmener à Londres !

Les yeux de Carolyn étaient maintenant pleins d'espoir.

— Ton plan est extraordinaire, Amalita !

— C'est une tricherie, certes... Mais étant donné les circonstances, qui pourrait nous en vouloir?

Elle se mit à réfléchir tout haut.

— Je relèverai mes cheveux en chignon pour me vieillir et

j'achèterai des vêtements plus sévères que ceux que j'ai l'habitude de porter. Il y a déjà les deux robes que papa avait achetées pour Yvette, et quelle n'a jamais voulu mettre, car elle les trouvait horribles.

Amalita eut un sourire à la fois attendri et sarcastique.

— Pauvre père! Il aurait bien voulu qu'elle s'habille de manière moins voyante, mais c'était peine perdue. J'étais avec elle quand ces deux robes sont arrivées et je me souviens encore de sa réaction. « Votre père a perdu la tête ! S'il croit que je vais porter des vêtements déprimants de vieille dame! »

— Tu ne m'as jamais raconté cela !

— Il n'y avait aucune raison pour que je médise au sujet d'Yvette... même si je ne l'aimais guère !

— Je n'arrive pas à comprendre ce que papa lui trouvait, soupira Carolyn.

Amalita revit son père entrant dans la chambre d'Yvette au moment où celle-ci venait de recevoir les robes simples et élégantes qu'il lui avait fait envoyer. Seulement vêtue de son corset, d'une chemise en soie et d'un jupon en dentelle presque transparente, elle s'était jetée à son cou.

— Merci, mon chéri ! Merci... Je t'adore !

Tous deux avaient alors oublié la présence d'Amalita. Ils s'étaient enlacés et, quand leurs lèvres s'étaient rencontrées, la jeune fille s'était éclipsée sur la pointe des pieds.

La scène qu'elle venait de surprendre l'avait mise très mal à l'aise. Mais cela lui avait fait comprendre, mieux que de longs discours, à quel point Yvette avait ensorcelé son père.

La voix anxieuse de Carolyn la ramena à l'instant présent.

— Tu sais, Amalita, j'ai peur que notre subterfuge ne soit découvert.

— Ne sois pas aussi défaitiste, ma petite sœur. Tu auras ta saison à Londres ! Et avec un peu de chance, tu trouveras l'amour...

Les yeux de Carolyn se mirent à briller.

— L'amour...

— Tu te marieras et tu seras heureuse. Après tout, le but de la saison n'est-il pas de permettre aux jeunes gens et aux jeunes filles de se rencontrer ?

Lorsque Carolyn monta dans sa chambre pour troquer sa tenue d'amazone contre une robe plus habillée pour la soirée, Amalita se rendit dans le bureau de son père..

Elle n'eut pas de mal à trouver le carnet d'adresses où celui— ci avait noté les noms de ses amis d'autrefois — ceux avec lesquels il se trouvait en relation avant même son premier mariage.

Au fur et à mesure que la jeune fille le feuilletait, son visage s'assombrissait. La plupart de ces noms n'évoquaient absolument rien pour elle !

Son expression changea quand elle trouva, à la lettre G, l'adresse du comte de Garlestone.

Son père parlait souvent de lui et le considérait comme son meilleur ami.

Amalita se souvenait que, au cours des rares occasions où sir Frederick avait dû se rendre à Londres, c'était toujours chez le comte de Garlestone qu'il avait séjourné.

Sans hésiter davantage, la jeune fille trempa une plume dans l'encrier.

Milord

Mon défunt mari, sir Frederick de Maulpin, m'a si souvent parlé de vous que j'ai presque l'impression de vous connaître.

Je sais qu'il vous a rendu visite à plusieurs reprises avec sa première femme, Elizabeth, et qu'il vous tenait en grande estime.

Maintenant que j'ai fini de porter son deuil, j'estime qu'il est de mon devoir d'amener ma belle— fille à Londres pour qu'elle fasse son entrée dans le monde.

Carolyn aura dix— huit ans le mois prochain et ceux qui ont connu sa mère disent qu'elle est aussi belle que l'était Elizabeth de Maulpin.

Milord, puis— je me permettre de vous demander de nous héberger, ma belle— fille et moi, pendant deux ou trois jours, le temps que nous trouvions un logement?

S'il vous est difficile de nous recevoir, peut— être pourriez— vous nous indiquer un bon hôtel dans le centre de là ville ? J'avoue ne pas connaître du tout Londres. C'est seulement pour Carolyn que je me décide à

entreprendre une telle démarche.

Ma belle— fille est orpheline, je me sens responsable d'elle et je tiens à ce qu'elle ait sa Saison à Londres — je suis sûre que c 'était le désir de Ses parents.

En vous remerciant à l'avance de bien vouloir nous aider, je vous prie d'agréer, Milord, l'expression de ma considération distinguée.

Anna de Maulpin

Cela ne lui plaisait guère de changer son prénom... Mais elle y était bien obligée : le sien était beaucoup trop rare pour qu'elle puisse se permettre de le garder. Quelqu'un risquait de faire le rapprochement...

La jeune fille était consciente d'avoir entrepris une mission extrêmement difficile. Si le comte de Garlestone acceptait de la recevoir avec sa prétendue belle— fille, elle devrait à tout prix surveiller ses faits et gestes de manière à ce que nul ne découvre l'imposture.

Si cela arrivait, quel désastre !

Après avoir cacheté la lettre destinée au comte de Garlestone, Amalita reprit le carnet relié en chevreau noir. Elle s'aperçut alors que sa mère, qui faisait tout avec méthode, avait mis une petite croix rouge en face de certaines adresses.

La jeune fille n'avait malheureusement pas retrouvé la liste des personnes que ses parents souhaitaient contacter avant de se rendre à Londres pour présenter leurs filles à Sa Majesté.

— Mais les noms marqués d'une croix rouge sont peut— être tout simplement ceux— là, murmura— t— elle.

Si le comte de Garlestone lui répondait favorablement, elle pourrait écrire aux amis de ses parents pour leur annoncer son arrivée à Londres ainsi que celle de sa « belle— fille ».

Mais peut— être refuseraient— ils de l'aider; en pensant qu'elle était... une Yvette ?

À cette pensée, Amalita frissonna d'horreur.

Puis elle se dit fièrement qu'elle était la digne fille de son père et n'avait rien d'une Yvette. Les amis du défunt Frederick de Maulpin ne pouvaient que l'accueillir avec chaleur et respect.

Amalita se souvenait de la manière dont sa mère lui parlait des fêtes auxquelles elle avait assisté autrefois.

— Quand j'ai épousé ton père, il recevait tant d'invitations que je ne pouvais m'empêcher de le taquiner à ce sujet.

— Les acceptiez— vous toutes, maman ?

— Dans les premiers temps de notre mariage, oui.

— Vous sortiez tous les soirs ?

— Pratiquement... Mais ton père s'est très vite lassé. Pourtant il aimait beaucoup les fêtes du temps où il était célibataire...

— Que s'est— il donc passé pour expliquer son changement d'attitude ?

Elizabeth de Maulpin avait souri.

— Il disait que, depuis qu'il avait trouvé la femme de sa vie, toutes ces mondanités lui paraissaient bien vaines. Je crois aussi qu'il était un peu jaloux...

— Jaloux ? Pourquoi ?

— Parce que je recevais trop de compliments. Il voulait être le seul à m'en faire ! C'est la raison pour laquelle nous sommes venus nous installer ici pour vivre paisiblement notre bonheur.

— Comme c'est romantique !

C'était très romantique, en effet... mais en même temps, le fait que ses parents aient pratiquement perdu tout contact avec leurs amis d'antan compliquait singulièrement la vie de la jeune fille.

Elle ne savait même pas si ces personnes étaient encore en vie !

En soupirant, Amalita feuilleta de nouveau le carnet d'adresses.

« Il vaut mieux que j'attende d'être à Londres pour m'occuper de tout cela. Le comte de Garlestone me dira qui contacter. »

À condition qu'il soit lui— même encore vivant ! Et qu'il accepte de la recevoir avec sa soi— disant belle— fille!

«Ce serait trop cruel de briser les espoirs de Carolyn après lui avoir fait croire que tout était possible ! Père, aidez— moi, je vous en supplie ! »

Soudain, Amalita s'effondra et se mit à pleurer à chaudes larmes. La douleur l'écrasait, alors quelle avait réussi à se dominer jusqu'à présent.

Plus jamais elle ne reverrait son père... Un père qui avait été si proche, si aimant jusqu'à ce que cette Yvette entre en scène.

Même si Amalita n'avait jamais quitté le Worcestershire, elle avait lu assez de livres pour connaître la vie, le monde et les ressorts psychologiques qui faisaient agir les êtres humains.

Elle savait qu'un grand chagrin pouvait les précipiter dans des extrêmes. Certains hommes sombraient dans l'alcoolisme, d'autres s'étourdissaient en fréquentant les tapis verts, d'autres encore partaient pour des pays lointains où ils espéraient trouver l'oubli...

Amalita comprenait que, pour son père, Yvette avait représenté une espèce de drogue.

Un frisson la parcourut quand elle revit cette femme vulgaire et intéressée au visage fardé et aux vêtements voyants.

« Pauvre père ! Comment a— t— il pu perdre la tête pour une pareille aventurière ? »

Ce soir— là, Amalita attendit que sa sœur soit couchée pour se rendre dans la chambre qu'avait occupée Yvette pendant son séjour à

Maulpin. Cette grande pièce claire qui donnait sur le jardin était l'une des plus jolies du manoir et en général, on la réservait aux invités de marque.

Amalita et Carolyn avaient craint de voir Yvette s'installer dans le ravissant appartement où était morte leur mère. Heureusement, sir Frederick avait déclaré qu'il n'en serait pas question.

La chambre d Yvette avait été nettoyée et aérée après son départ. Et pourtant l'odeur de son parfum capiteux subsistait....

La jeune fille ouvrit les armoires et trouva sans peine les deux robes que sa belle— mère avait refusé de porter. L'une était bleu marine et l'autre d'un violet de parme soutenu, avec une tournure drapée ornée d'une petite frange d'un violet un peu plus pâle.

— Ces toilettes me vieilliront très certainement, murmura la jeune fille.

Elle fit une grimace en voyant quelques autres robes suspendues un peu plus loin. Trop décolletées, trop voyantes, avec des tournures exagérées, comme elles étaient différentes de celles choisies par son père !

Amalita ouvrit ensuite le tiroir où elle savait trouver les produits de maquillage dYvette. La femme de chambre qui avait nettoyé la pièce était venue les lui montrer.

— Puis— je jeter tout cela, mademoiselle Amalita ? avait— elle demandé

Elle paraissait très choquée à l'idée qu'une femme puisse se farder ainsi.

— Certainement pas, Helen! Milady en aura besoin lorsqu'elle reviendra.

La femme de chambre n'avait pas osé faire de commentaires, mais son expression horrifiée en disait plus que de longs discours.

Songeuse, Amalita contempla le poudrier, le petit pot de rouge et la boîte qui contenait du mascara. « Je comprends pourquoi les cils d'Yvette semblaient si pâteux et si noirs... Pour une rousse, ce n'était pas très naturel ! » pensa— t— elle.

La jeune fille n'avait nul besoin de mascara ; pour noircir les longs cils qui frangeaient ses yeux couleur émeraude ! En revanche, un peu de poudre et de rouge, appliqués avec art et discrétion, la feraient aisément paraître quelques années de plus.

Amalita ne tarda pas à regagner sa propre chambre en emportant les fards et les deux robes.

Elle inspecta le contenu de ses propres armoires et pinça les lèvres.

— Quel dommage ! Je ne possède que des toilettes pour jeune fille. Rien de tout cela ne peut convenir à une veuve.

Pas plus que sa sœur, Amalita n'avait trouvé le courage de se rendre dans la chambre de sa mère depuis sa mort. Ce fut au prix d'un

terrible effort qu'elle réussit à en pousser la porte.

« Maman, je vous en prie, ne m'en veuillez pas ! murmura— t— elle en s'arrêtant devant le grand lit à baldaquin. Si j'agis ainsi, c'est pour Carolyn, je suis sûre que vous le comprenez... Aidez— moi, je vous en prie ! Si nous arrivons à partir pour Londres, soyez à mes côtés pour veiller à ce que je . ne commette aucune erreur !

Elle ferma les yeux et pria pendant quelques instants. Et quand elle souleva les paupières, son appréhension avait disparu et elle se sentait étrangement apaisée.

C'était un peu comme si sa mère, lui disait qu'elle avait raison d'agir comme elle le faisait

La jeune fille jeta un coup d'œil dans les armoires de la défunte. Elle y trouva certaines robes à crinoline complètement démodées — depuis que les couturières parisiennes avaient déclaré que la tournure la remplacerait, plus personne en effet n'en portait.

Amalita savait ce qui se faisait car elle continuait à recevoir *The Ladies Journal* auquel sa mère était abonnée.

Elizabeth de Maulpin commandait ses robes dans la meilleure boutique de Worcester. Elle en faisait également confectionner quelques— unes par la couturière du village, qui avait des doigts de fée.

C'était à elle également qu'elle avait commandé les tenues de deuil qu'avaient dû porter ses filles à la mort de leur grand— mère.

— Ma pauvre petite Amalita, avait— elle dit à son aînée, ce n'est pas exactement le genre de toilette qu'une débutante s'attend à voir dans ses armoires ! Tu devrais être vêtue de blanc ou de couleurs pastel pour faire ton entrée dans le monde. Hélas ! au lieu d'aller danser à Londres comme tu le rêvais, il faut que tu restes dans le Worcestershire pour pleurer ta grand— mère !

— De toute manière, je n'ai pas le cœur à rire, maman, avait répondu la jeune fille, qui adorait son aïeule.

— Pour le moment, non. Mais dans quelques semaines, tu regretteras amèrement de n'avoir pu faire la saison !

— Bah ! ce sera pour l'an prochain !

— Je te le promets, ma chérie.

Hélas, Elizabeth de Maulpin n'avait pas vécu assez longtemps pour accomplir cette promesse.

Amalita trouva plusieurs robes noires ornées de blanc que sa mère avait fait acheter à Worcester. Celles— ci étaient tout à fait dans la note actuelle avec leur tournure.

« Pour une jeune veuve, ce sera parfait », se dit Amalita en les décrochant.

Elle savait que ces toilettes seraient exactement à sa taille. Pour Carolyn, qui était un peu plus petite, il aurait fallu les faire raccourcir.

La jeune fille découvrit aussi quelques capes en cachemire ou en velours foncé, ainsi qu'un somptueux manteau du soir orné d'hermine.

Elle prit ensuite les bijoux de sa mère dans le petit coffre— fort dont elle connaissait la combinaison. Il y avait là plusieurs très belles pièces de joaillerie, dont un diadème princier et un somptueux collier en diamants et en perles.

Elle regagna ensuite sa chambre, les bras chargés de vêtements qu'elle s'empressa de plier et de ranger dans une malle qu'elle ferma à clé. Il était inutile, en effet, que les domestiques voient quelle emportait les vêtements de sa mère. Ils auraient trouvé cela bien bizarre !

Au cours des jours qui suivirent, Amalita dut se retenir pour ne pas se précipiter à la porte chaque fois que sonnait le facteur.

Elle s'obligeait à attendre qu'un valet lui apporte le courrier sur un plateau d'argent. Alors elle s'empressait de feuilleter les enveloppes... Mais il n'y avait jamais rien du comte de Garlestone !

Carolyn était ravie à la perspective d'aller à Londres. Elle croyait déjà la chose faite et ne parlait plus que de ce voyage.

— Crois— tu que je recevrai de nombreuses invitations ? ne cessait— elle de demander.

— Bien sûr.

— Peut—être irai—je à tous les grands bals de la saison... Je danserai toutes les nuits !

Son enthousiasme tombait brusquement.

— Et si aucun jeune homme ne m'adressait la parole?

Elle joignait les mains, soudain toute pâle.

— Oh, Amalita ! Ce serait terrible de rester assise dans un coin avec les malheureuses laissées— pour— compte et les douairières revêches...

Amalita ne pouvait s'empêcher de rire. Sa sœur était si jolie qu'elle doutait qu'on la laisse faire tapisserie!

— Tu auras beaucoup de succès, j'en suis persuadée. Mais surtout — surtout ! — , n'oublie pas de m'appeler *belle— maman* et pas *Amalita* !

— J'ai peur de me tromper.

— Ce serait très ennuyeux que les gens aient des doutes. Et encore plus s'ils se rendaient compte que tu n'es pas chaperonnée par la personne qui convient!

— J'essaierai de ne pas oublier ma leçon, mais ce sera difficile.

Amalita avait souri.

— Sais— tu ce que tu devras faire : tourner sept fois ta langue dans ta bouche avant de l'ouvrir !

— Ce sera encore plus difficile! avait répondu l'impulsive Carolyn,

dans un grand éclat de rire.

Trois jours plus tard, le facteur apporta enfin la missive que les deux sœurs attendaient avec tellement de fébrilité.

Après avoir frappé, un valet entra dans le bureau où, une fois de plus, Amalita étudiait le carnet d'adresses de son père en se demandant qui elle pourrait contacter si le comte de Garlestone ne répondait pas.

— Mademoiselle Amalita, voici une lettre qui a été adressée à *lady de Maulpin*.

— Merci, Ben. Je vais voir de quoi il s'agit...

La jeune fille s'empara de la longue enveloppe en vélin. En voyant une couronne comtale gravée au verso, elle sut tout de suite qu'il s'agissait de la réponse qu'elle attendait.

Alors elle se mit à trembler de tous ses membres...

S'efforçant de se dominer, elle décacheta l'enveloppe et déplia le feuillet couvert de l'écriture élégante du comte de Garlestone.

Chère madame.

Cela a été un grand choc pour moi d'apprendre que mon ami Frederick n'était plus de ce monde. Je n'ai pas vu le faire— part dans les journaux, sinon je vous aurais immédiatement envoyé mes condoléances.

J'ignorais également que sa femme était morte et qu'il s'était remarié.

Étant donné la longue amitié qui nous a unis, lui et moi, ce sera avec le plus grand plaisir que je vous recevrai ainsi que votre belle— fille chez moi à Park Lane, dans la demeure familiale où j'ai l'intention de passer toute la saison.

Si vous voulez bien me préciser la date et l'heure de votre arrivée, j'enverrai une voiture vous chercher à la gare.

Votre mari était l'un de mes meilleurs amis et j'ai peine à croire que je ne le reverrai jamais plus.

Je vous prie d'agréer, chère madame, l'expression de mes sentiments distingués.

Garlestone

Amalita laissa échapper une exclamation de joie.

— J'ai gagné !

Lorsque Carolyn revint de sa promenade à cheval, il lui suffit d'une seconde pour deviner ce qui s'était passé.

— Tu as reçu une lettre du comte ! Il accepte de nous recevoir !

— Tu as raison. Il vient de m'écrire pour nous inviter à séjourner dans son hôtel particulier de Park Lane.

Carolyn prit sa sœur par la taille et l'entraîna dans une ronde folle autour de la pièce.

— Nous allons partir pour Londres ! Nous irons au bal, au théâtre !

Nous rencontrerons des jeunes gens séduisants, charmants, pleins d'attentions...

— Tu rencontreras des jeunes gens charmants, corrigea Amalita.

— Je serai la reine du bal ! Je tomberai amoureuse d'un duc, nous nous marierons, nous serons très heureux et nous aurons beaucoup d'enfants !

Amalita, qui espérait secrètement que la vie de sa cadette serait un conte enchanté, ne put s'empêcher de rire.

— Prions pour que tout se passe bien !

— La chance nous sourit enfin ! Et cela, grâce à toi, Amalita...

Une semaine plus tard, les deux sœurs prirent le train pour Londres.

Le contrôleur les enferma dans un compartiment réservé afin qu'elles ne soient pas dérangées par les autres voyageurs.

Amalita s'assit sur la banquette capitonnée et ferma les yeux en laissant échapper un petit soupir.

« J'ai déjà fait beaucoup d'efforts pour en arriver là, pensa— t— elle. Mais c'est loin d'être fini ! »

La jeune fille se sentait très lasse. Elle avait l'impression de commencer la plus longue, la plus exténuante des expéditions — alors qu'elle était simplement en route pour la gare de Paddington.

En revanche, sa sœur, qui était gaie comme un pinson, ne cessa de bavarder pendant toute la durée du trajet. Amalita écoutait ce babillage avec un sourire forcé, en répondant de temps en temps par un « je ne sais pas » aux mille questions que lui posait Carolyn.

— Comment va— t— on au palais de Buckingham ? Se trouve— t— il loin de l'hôtel particulier du comte de Garlestone ? Après avoir été présentée à la reine, ferai— je tout de suite partie du Tout— Londres ? M'invitera— t— on aux grandes réceptions de la saison ? Qui me fera danser ?

Amalita se demanda si, après avoir passé toute leur existence loin du monde, elles ne vivaient pas dans un monde de rêve.

Et si personne ne s'intéressait à elles ? Et si Carolyn ne recevait pas la moindre invitation ? Et si...

« Dès mon arrivée à Londres, il faudra que j'écrive aux amis de mon père... Mais comme mes parents avaient perdu tout contact avec eux depuis de longues années, je devrai d'abord me renseigner pour savoir s'ils sont encore vivants ! » Elle ne pouvait pas se permettre de commettre l'impair d'écrire... à des morts. Cela se saurait vite et la soi— disant lady de Maulpin deviendrait la risée de toute la ville.

Quand le train entra en gare de Paddington, Amalita se trouvait dans un tel état de nerfs que si elle s'était écoutée, elle se serait empressée de prendre un autre train dans le sens inverse.

L'angoisse la taraudait. Et si le comte de Garlestone avait oublié leur existence ? Il lui avait fait des promesses, certes...

« Mais après tout, il ne nous doit rien. Peut-être n'y a-t-il personne pour nous attendre? »

Ses craintes étaient sans fondement. Lorsque le contrôleur ouvrit la portière, un valet en livrée s'inclina devant elle en lui demandant si elle était lady de Maulpin. Sur la réponse affirmative de la jeune fille, il l'aida à descendre du train.

— Milord m'a envoyé vous chercher, milady. La voiture attend devant la gare et un groom va se charger de vos bagages. Je suppose que vos malles sont dans le wagon de queue ?

— C'est cela. Le groom pourra les reconnaître aisément, je les ai fait étiqueter de manière très claire.

— Très bien, milady.

Le valet s'inclina de nouveau.

— Si milady et Mlle Carolyn veulent bien me suivre...

Il régnait une animation fébrile dans la gare de Paddington. Les deux sœurs regardaient la foule avec de grands yeux stupéfaits. N'était-ce pas la première fois qu'elles venaient à Londres ?

Elles ne s'attendaient pas à voir une telle agitation ni à entendre autant de bruit... Elles étaient tellement médusées par ce qu'elles voyaient qu'elles ne remarquèrent même pas que tous les hommes se retournaient sur leur passage.

Une élégante calèche dont les portières étaient ornées des armoiries du comte de Garlestone se trouvait devant la gare.

— Quels chevaux magnifiques ! s'exclama Carolyn.

Amalita était trop énervée pour prêter la moindre attention à ces superbes pur-sang noirs qui auraient fait sensation dans le Worcestershire.

Une fois assise sur les confortables banquettes de velours de la calèche, Carolyn joignit les mains.

— Quelle aventure ! Quelle merveilleuse aventure ! Oh, Amalita, comme je t'admire d'avoir réussi à mettre au point un plan aussi compliqué !

— Ne parle pas trop vite. Et n'oublie pas que je suis désormais ta belle-mère.

Carolyn pouffa.

— C'est entendu ! À partir de maintenant, il n'y a plus d'Amalita... belle-maman !

Elle regarda sa sœur aînée comme si c'était la première fois qu'elle la voyait.

— Tu es... différente ! Comment as-tu réussi à te vieillir ainsi ? Personne ne pourrait supposer que tu n'as que vingt ans !

Avec un petit soupir, Carolyn enchaîna :

— Quel dommage que nous ne puissions pas faire notre entrée dans le monde ensemble ! Nous nous amuserions beaucoup plus !

Amalita se détourna. Tout comme Carolyn, elle aussi avait rêvé d'aller un jour au palais de Buckingham pour y être présentée à la reine. Elle aussi avait rêvé de bals et de séduisants jeunes gens...

Mais après avoir appris la mort de son père, elle avait compris qu'il ne lui restait plus qu'à dire adieu pour toujours à ses songes d'adolescente.

Quand la calèche ralentit, Carolyn laissa échapper une exclamation inquiète.

— Mon Dieu ! Nous arrivons, nous allons rencontrer le comte ! Amalita...

— Belle— maman.

— Belle— maman, suis— je à mon avantage ?

Amalita ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es ravissante !

Carolyn portait un ensemble de voyage en velours aussi bleu que ses yeux et un chapeau fleuri de myosotis.

Amalita était bien jolie elle aussi, même si elle ne s'en rendait pas compte. Elle avait mis l'une des robes de sa mère — une robe en satin noir agrémentée d'entre— deux en dentelle ivoire. Une jaquette de la même couleur complétait cette tenue, ainsi qu'un chapeau orné de plumes d'oie.

La jeune fille avait tiré ses cheveux noirs sur sa nuque pour les réunir en un sévère chignon. Elle ne portait pas de bijoux, à l'exception des boucles d'oreilles en diamants et en perles ayant appartenu à sa mère.

Quand la calèche s'arrêta devant un élégant hôtel particulier derrière les grilles duquel on apercevait un jardin bien entretenu, Amalita sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Tout allait maintenant se jouer...

« Si le comte s'aperçoit que je ne suis pas la seconde femme de son ami, il est capable de nous renvoyer toutes les deux », pensa— t— elle.

Elle s'efforça de dominer ses nerfs.

« Mais il n'y a aucune raison pour qu'il doute un seul instant de mon identité ! »

Un impressionnant majordome aux favoris gris accueillit les deux sœurs dans le hall où ne se tenaient pas moins de quatre valets en faction. Il les conduisit dans un grand salon somptueusement décoré dont toutes les fenêtres donnaient sur le jardin.

Les deux hommes qui se tenaient assis près du feu se levèrent quand il annonça avec toute la solennité voulue :

— Lady de Maulpin et Mlle Carolyn de Maulpin, milord.

En s'efforçant de marcher avec autant de dignité et de grâce que sa mère, Amalita traversa la pièce.

Le plus âgé des deux hommes, un vieux monsieur aux cheveux blancs, tendit les mains aux nouvelles arrivantes avec beaucoup de chaleur.

— Vous ne pouvez imaginer combien je suis ravi de faire votre connaissance, chère madame ! Je suis bien heureux, également, de faire celle de la fille de mon vieil ami.

Il présenta ensuite l'homme jeune qui se tenait debout près de lui.

— Voici mon fils David, le vicomte de Garlestone.

Quand les yeux de la jeune fille rencontrèrent le regard de celui-ci, elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

Avec ses cheveux sombres, son visage bien dessiné et son menton volontaire, David de Garlestone était le plus séduisant des hommes. Il souriait, lui aussi... Mais pourquoi son sourire était-il aussi cynique ?

« Il ne peut rien savoir... Et pourtant il a l'air de penser que nous sommes des intrigantes qui essayons de profiter de son père », pensa Amalita avec embarras.

Elle se tourna vers le comte de Garlestone et, de sa voix mélodieuse, déclara :

— C'est très gentil de votre part de bien vouloir nous accueillir, milord. Je ne savais à qui m'adresser car je ne connaissais personne à Londres. En effet, mon mari et moi ne quittons jamais le manoir de Maulpin.

— Je suis heureux que vous ayez eu la bonne idée de m'écrire, chère madame.

Il se tourna vers Carolyn en souriant.

— Il aurait été fort dommage que cette jeune personne ne puisse pas faire son entrée dans le monde ! Mais j'avoue qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas assisté à un bal ! Toutes ces mondanités m'ennuient, ce qui n'est pas le cas de mon fils !

— Je n'ai jamais été à un bal ! s'exclama Carolyn. J'en rêve...

Lorsqu'on apporta le thé, quelques minutes plus tard, Amalita avait réussi à dominer ses nerfs. Elle avait l'étrange impression que son père guidait ses pas... Cela la rendait sûre d'elle— même et très à l'aise dans son nouveau rôle.

Le comte lui demanda de servir le thé, une tâche qu'elle sut accomplir avec autant de grâce que d'adresse.

— Quand votre belle-fille doit-elle être présentée à la Cour ? demanda-t-il en prenant une petite brioche dorée.

— Je l'ignore, milord. Je n'ai encore effectué aucune démarche dans ce sens. À vrai dire, je ne sais à qui m'adresser... Au grand chambellan, peut-être ? J'ai une liste des amis de mon cher

Frederick, mais je n'ai pas osé les contacter jusqu'à présent, car j'ignore s'ils sont à Londres ou si par malheur... euh...

— Ou s'ils sont partis dans un monde meilleur? lança David de Garlestone avec un ricanement.

Le marquis adressa à son fils un coup d'œil plein de reproche.

— Vous me montrerez votre liste, chère madame, et je vous dirai tout ce que je sais.

— Merci infiniment. De même, je ne sais à qui m'adresser pour accomplir les formalités afin d'inscrire Carolyn à la première présentation de l'année...

— Pour la femme de Frederick, toutes les portes seront ouvertes ! N'ayez crainte, chère madame, les amis de votre mari ne demanderont qu'à vous aider. Tout le monde a été bien surpris quand il a quitté Londres pour aller s'enterrer à la campagne... Je me suis souvent demandé si les lumières de la grande ville ne lui manquaient pas.

— Je ne le pense pas. Il semblait très heureux à Maulpin.

David de Garlestone la fixa d'un air moqueur.

— Et vous, étiez— vous heureuse avec un homme beaucoup plus âgé que vous ?

— Très, milord, répondit— elle en soutenant son regard.

— Votre famille est originaire de quelle région ? demanda— t— il encore. Et comment se fait— il que personne ne vous ait jamais vue à Londres avant votre mariage ?

Avait—il des doutes quant à l'identité qu'elle prétendait posséder? Amalita l'ignorait... Mais elle avait déjà compris que cet homme pouvait se révéler dangereux.

— Ma famille vient du nord de l'Angleterre — du Northumberland pour être plus précise. Mais je n'ai plus qu'une tante âgée et je ne pouvais compter sur elle pour organiser la saison à Londres de Carolyn.

— Et vous avez vécu dans le Northumberland jusqu'à ce que vous épousiez sir Frederick ?

« Le comte est très gentil, mais je trouve son fils beaucoup trop curieux... et très antipathique », pensa Amalita.

Elle réussit cependant à lui sourire avant de répondre d'un air désarmant :

— Carolyn et moi ne sommes que de petites provinciales, milord. C'est la première fois que nous venons à Londres...

— Vraiment ?

— Oui, et je crains que nous ne commettions beaucoup d'impairs et de faux pas !

— Cela m'étonnerait beaucoup, fit le comte en souriant. Permettez à un vieil homme, de vous dire, chère madame, que Carolyn et vous— même êtes jolies comme des cœurs... et que vous n'avez pas du tout

l'air de petites provinciales !

Les joues roses d'excitation, Amalita gravit d'un pas léger les marches du perron, suivie par sa sœur. Toutes deux venaient de passer la matinée à Bond Street.

Allant de boutique en boutique, elles avaient acheté des robes très à la mode et toutes plus jolies les unes que les autres.

Comme l'heure du déjeuner approchait, les jeunes filles n'eurent que le temps de monter dans leur chambre respective pour se préparer.

Amalita descendit la première et trouva le comte de Garlestone au salon.

— Vous avez l'air de fort bonne humeur, dit— il en souriant.

— Il faut dire que j'ai passé une excellente matinée, milord !

— Racontez— moi cela.

— J'ai aidé Carolyn à choisir des robes du soir. Jamais je n'aurais imaginé que c'était si amusant de faire les magasins...

Le comte laissa échapper un petit rire indulgent.

— Ah, les femmes !

— Carolyn possède maintenant une garde— robe fabuleuse... Elle va être ravissante pour son premier bal !

— J'en suis persuadé. Et pour vous— même, qu'avez— vous acheté ?

— Deux robes.

— Très sages, je parie ?

Amalita baissa les yeux pour proférer ce gros mensonge :

— Je n'ai plus vingt ans, milord.

— Permettez à un vieil homme de dire que vous les paraissez toujours, dit le comte avec une galanterie d'un autre âge.

— Merci, milord, murmura la jeune fille sans oser lever les yeux.

Sans remarquer son trouble, le comte déclara :

— Pendant que vous vous promeniez dans Bond Street, j'ai bien travaillé de mon côté ! J'ai décidé de convier à une grande réception tous les amis de votre mari.

Amalita le regarda avec de grands yeux étonnés.

— Ici ?

— Mais oui. Il y a bien longtemps que je n'ai pas organisé de fête.

N'est— ce pas l'occasion? Bien sûr, les jeunes voudront danser et j'ai déjà demandé à mon secrétaire de retenir l'un des meilleurs orchestres.

Amalita joignit les mains.

— Comme vous êtes bon! C'est... c'est trop, milord !

— Bah ! je peux bien faire cela pour la fille de mon meilleur ami, pour sa femme.

Il marqua une pause avant d'ajouter d'un ton plein de sous—entendus :

— ... et aussi pour mon fils.

Intriguée, la jeune fille le regarda d'un air interrogateur, sans toutefois oser lui poser des questions.

À ce moment— là, Carolyn les rejoignit.

— J'ai appris que vous aviez fait des folies, jeune personne ! lui dit le comte en la menaçant gentiment du doigt.

— C'est vrai ! J'ai acheté des robes de rêve !

Carolyn battit des mains.

— Je suis contente ! Oh, si contente ! s'exclama— t— elle impulsivement.

— Vous m'en voyez ravi, mon enfant, dit le comte avec un sourire amusé.

Sur ces entrefaites, le majordome vint annoncer que le déjeuner était servi et ils passèrent dans la salle à manger. En voyant que le couvert était mis pour trois, Amalita laissa échapper un petit soupir de soulagement.

« David de Garlestone ne partagera pas notre repas, pensa— t— elle. Tant mieux ! »

— Après déjeuner, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai me promener dans votre jardin, milord, déclara Carolyn en dépliant sa serviette empesée.

— Vous êtes chez vous, mon enfant.

— Ce jardin est magnifique, milord, dit Amalita. Jamais je n'aurais pensé que l'on pouvait trouver à Londres d'aussi beaux parcs.

— J'avoue que je ne suis pas mécontent du travail de mes jardiniers, admit le comte. Je serais très heureux si vous veniez cet été me rendre visite au château de Garlestone. Sans fausse modestie, le parc et la roseraie sont absolument superbes!

Se souvenant de ce que son père lui avait dit autrefois, Amalita déclara :

— Mon mari m'avait parlé de votre domaine qu'il aimait, beaucoup. Si je ne me trompe, il se trouve dans le Hertfordshire ?

— C'est bien cela. Il appartient à ma famille depuis plus de quatre cents ans.

— Quatre cents ans ! s'écria Carolyn en ouvrant de grands yeux.

Le comte se tourna vers la jeune fille.

— Votre père y a fait de fréquents séjours. Et j'espère bien vous y recevoir cet été en compagnie de votre belle— mère.

— Ce sera avec le plus grand plaisir, milord, fit Carolyn.

Après le dessert, le comte se leva.

— Votre belle—mère et moi allons prendre le café au salon, dit— il à Carolyn. Vous pouvez en profiter pour aller vous promener au jardin.

La jeune fille ne se fit pas répéter l'invitation deux fois.

— Merci, Milord !

Un peu plus tard, après avoir vérifié que les portes du salon étaient bien fermées, le comte déclara :

— J'ai à vous parler, madame.

Surprise par son ton sérieux — presque grave — , Amalita s'assit en face de lui.

— Je vous écoute, milord.

Il toussota d'un air quelque peu gêné avant de commencer.

— J'ai déjà eu le temps de me rendre compte que vous aimiez beaucoup votre belle— fille, madame.

— J'adore Carolyn, milord !

— Elle est jeune, ravissante, intelligente...

Amalita sourit.

— Et toujours un peu enfant par moments... murmura—t—elle.

— Ce qui ne la rend que plus charmante. Mais son exubérance est bien naturelle à son âge !

— Il faut dire quelle n'a pas encore dix— huit ans !

Le comte hocha la tête.

— Comme il aurait été dommage qu'une pareille beauté reste enterrée à la campagne !

— C'était mon avis, milord. Je me disais que Carolyn devait à tout prix aller à Londres et faire son entrée dans le monde. C'est pourquoi je me suis permis de vous demander votre aide.

— Vous avez bien fait, chère madame.

De nouveau, le comte marqua une pause.

— Après avoir vu la fille de mon vieil ami Frederick, j'ai eu une idée qui, je l'espère de tout cœur, rencontrera votre accord.

Patiemment, Amalita attendit la suite...

— Vous avez rencontré mon fils, reprit le comte. Comme toutes les femmes, je suis sûr que vous l'avez trouvé très séduisant.

— Euh...oui, milord.

Séduisant ? Certes, le vicomte de Garlestone l'était. Mais si la jeune fille avait dû employer un adjectif pour le qualifier, elle aurait plutôt choisi celui de *cynique*.

Dès le premier instant cet homme lui avait été antipathique. Il lui

était cependant difficile de dire au comte ce quelle pensait vraiment !

— Si j'ai bien compris, votre fils est chargé de missions diplomatiques délicates ?

— C'est cela. Le Premier ministre l'a envoyé à plusieurs reprises dans divers pays européens pour traiter de problèmes de la plus haute importance.

Le visage du vieil homme s'assombrit encore.

— Mais je sais qu'il a refusé les autres missions que le Premier ministre a voulu récemment lui confier.

— La diplomatie ne l'intéresse donc pas ?

— Beaucoup, au contraire. Mais il répugne à quitter Londres en ce moment.

— Qu'a—t—il donc de si important à faire à Londres ? demanda Amalita avec étonnement.

Le comte ne répondit pas... Après un long silence, il déclara :

— Je dois vous avouer, madame, que je m'inquiète énormément au sujet de mon fils.

— Pourquoi cela ?

— La réponse est aisée... *Cherchez la femme!* comme disent les Français.

Il se leva et alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, puis, négligeant son fauteuil, il vint s'adosser à la cheminée.

— *Cherchez la femme...* répéta—t—il avec un rire à la fois plein de dérision et plein de désespoir. Je ne suis peut-être qu'un vieil homme se mêlant de ce qui ne le regarde pas... Il n'empêche que cela me désole de voir mon fils littéralement ensorcelé par une créature au sujet de laquelle j'ai les plus grandes réserves.

Amalita demeura silencieuse. Que pouvait—elle répondre à un semblable aveu, en effet ?

— La femme en question n'est autre que lady Hermione Buckworth. Je suppose que vous la connaissez ?

— Non, milord. N'oubliez pas que j'ai toujours vécu à la campagne.

— Maintenant que vous êtes à Londres, vous ne pourrez manquer d'entendre parler d'elle ! Lady Hermione est la fille du duc de Dorset. Elle a épousé lord Buckworth après sa première saison...

— Je me souviens que mon père... mon mari me parlait souvent de lord Buckworth.

— Il est beaucoup plus âgé que lady Hermione et vit maintenant retiré à la campagne.

Le comte laissa échapper un rire grinçant.

— Les mauvaises langues prétendent qu'il a trouvé cette solution pour ne pas entendre parler des infidélités de sa femme !

Amalita écoutait de toutes ses oreilles. Son père lui avait souvent raconté des histoires de ce genre.. À l'époque, cela lui semblait se

passer dans un univers étranger — presque sur une autre planète. Or voilà qu'elle se trouvait brusquement plongée au cœur de ce monde où les adultères étaient monnaie courante... Un monde qui n'avait rien de mythique, hélas !

— Le Tout— Londres s'est au début amusé des liaisons tapageuses de lady Hermione, reprit le comte. Mais elle est allée trop loin et maintenant, au lieu de rire, les gens avouent être choqués.

Amalita sentit qu'elle devait dire quelque chose.

— On ne peut pas mépriser longtemps les conventions ! s'entendit — elle déclarer.

— Comme les autres, mon fils a été séduit, fit le comte avec amertume.

— Mais lady Hermione est... mariée ?

— Si vous croyez que cela l'empêche de vivre selon son bon plaisir !

Le comte fronça les sourcils.

— Il paraît que lord Buckworth est gravement malade et que les médecins ne lui donnent plus guère de temps à vivre. Lady Hermione va donc se retrouver veuve... et elle voudra bien évidemment épouser mon fils !

— Mais lui ? Souhaite— t— il l'épouser ?

— Je l'ignore. Il a répété maintes fois qu'il n'avait aucune intention de se marier trop tôt.

— Pourtant il faudra bien qu'il ait au moins un descendant !

— Il le sait — tout en estimant qu'il n'y a rien de pressé.

Le comte laissa échapper un petit soupir avant d'enchaîner :

— Depuis que David a quitté Eton, il est devenu la coqueluche des jolies femmes. Celles— ci —tout comme les moins jolies, d'ailleurs — , se jettent à ses pieds et il n'a que son choix à faire.

— Un cœur d'artichaut ? fit Amalita à mi— voix, comme pour elle — même.

Mais le comte l'avait entendue.

— Même pas ! À ma connaissance, il n'a jamais pris au sérieux ces aventures qui n'ont en général jamais duré plus de quelques jours, quelques semaines ou quelques mois au grand maximum.

Amalita s'efforça de ne pas montrer combien elle était choquée. Elle ne devait pas oublier que le comte la prenait pour une femme mariée à laquelle on pouvait parler ouvertement.

« Il me croit très au courant des choses de la vie. Mon Dieu ! S'il pouvait deviner que je n'ai pas plus d'expérience que Carolyn... », pensa la jeune fille avec embarras — et en même temps un soupçon d'ironie.

Sans se douter de quoi que ce soit, le vieil homme poursuivit :

—Jusqu'à présent, comme la plupart des tendres amies de David

étaient mariées et cherchaient seulement à s'amuser, il ne pouvait être question d'autre chose que d'une brève liaison.

— Je comprends...

— Avec lady Hermione, c'est hélas différent! Cette femme sait ce qu'elle veut. Elle a jeté son dévolu sur David et je sens quelle s'accrochera à lui jusqu'à ce qu'elle parvienne à ses fins.

— Si son comportement est aussi choquant que vous le dites, votre fils, qui me semble malgré tout être un homme sensé, ne peut pas sérieusement envisager la voir devenir un jour la comtesse de Garlestone !

— Je ne le pense pas vraiment. Ce que je crains, voyez— vous, c'est que, le jour où lady Hermione retrouvera sa liberté, elle ne s'arrange pour obliger David à l'épouser.

— Comment serait— ce possible ?

— Avec une femme à ce point dépourvue de scrupules et aussi rusée, il faut s'attendre à tout!

Amalita avait l'impression de lire un roman palpitant.

Tous les ingrédients s'y trouvaient réunis: la passion, la fortune, l'élégante atmosphère des salons londoniens, le séduisant bourreau des cœurs, la belle aristocrate à l'âme aussi noire que celle d'un démon...

— Que pouvez— vous faire? murmura— t— elle. Je connais bien peu votre fils, cependant je doute qu'il accepte de vous écouter si... si vous lui donnez des leçons de morale !

— J'ai trouvé une solution.

« Dans ce cas, pourquoi se confie— t— il à moi ? » se demanda la jeune fille.

— Alors, tout va s'arranger ! fit— elle d'un ton léger. Quelle est cette solution miracle ?

— C'est là que vous intervenez...

— Moi ?

— Oui. Je voudrais tout simplement que mon fils épouse votre belle— fille.

Amalita laissa échapper une brève exclamation.

— Carolyn *et...* et votre fils ?

Certes, ce serait un magnifique mariage, un mariage absolument inespéré ! Mais l'intuition d'Amalita lui disait que sa sœur serait malheureuse avec un homme comme David de Garlestone.

Tout d'abord, il avait au moins dix ans de plus qu'elle... Cette différence d'âge aurait été sans importance si Carolyn avait été un peu moins enfant — et si David de Garlestone n'avait pas été un homme du monde aussi expérimenté.

« De plus, Carolyn est si primesautière qu'on lui donnerait aisément quelques années de moins. Quant au vicomte, il paraît beaucoup plus que son âge tant il a l'air cynique et désabusé... »

Amalita avait eu l'impression, dès le premier instant, que le fils du comte de Garlestone les avait considérées avec dédain. Pour lui, les personnes qui avaient eu l'audace de se faire inviter par son père n'étaient que de petites intrigantes dépourvues de tout intérêt.

« J'imagine mal Carolyn bavardant à tort et à travers avec lui comme elle aime tant le faire... », se dit la jeune fille avec inquiétude.

Depuis son arrivée à Londres, elle avait vu tout en rose. Et soudain, une menace pesait...

S'apercevant que le comte la regardait d'un air interrogateur, elle s'efforça de sourire.

— Si... euh, si Carolyn tombe amoureuse de votre fils, je suis sûre qu'un tel mariage aurait fait très plaisir à mon... euh, à son père, s'entendit— elle déclarer d'une voix mal assurée.

— Je le sais. Quant à moi, je serais ravi de voir mon fils épouser la fille de Frederick.

— Je crains toutefois que votre fils ne trouve Carolyn un peu trop jeune...

— Bah ! ma femme avait seulement dix— sept ans quand je l'ai épousée, et nous avons été très heureux ensemble. Nous avons eu une seule déception dans la vie : celle de n'avoir qu'un fils, alors que nous aurions aimé en avoir au moins une demi— douzaine !

Amalita éclata de rire.

— C'est le souhait de tous les Anglais. Mon... mon mari regrettait toujours de n'avoir eu que des filles.

Avec une fraction de seconde de retard, elle corrigea :

— Une fille...

Heureusement, très pris par son sujet, le comte n'avait rien remarqué.

— Vous ne lui avez pas donné d'enfants... murmura— t— il.

Amalita devint écarlate et, très gênée, ne sut que répondre.

— Il faut dire que vous avez été mariés pendant si peu de temps ! reprit le comte. Votre belle-fille est jeune... et j'espère quelle me donnera de nombreux petits— enfants.

« Seigneur ! Mais il voit déjà la chose faite ! » se dit Amalita avec une réelle anxiété.

— Puis— je compter sur vous pour appuyer ce projet, chère madame ? Il vous suffit de faire comprendre à Carolyn qu'elle aurait bien de la chance si elle devenait un jour la comtesse de Garlestone.

— Certes !

— De mon côté, je vais m'arranger pour rapprocher ces deux jeunes gens.

— Je... je ne demande qu'à vous aider, milord. Mais peut— être vous êtes— vous inquiété à tort ? Il est possible que lady Hermione ne soit pas aussi dangereuse que vous le croyez.

— Le jour où vous la rencontrerez, vous penserez différemment, je vous l'assure !

— Est— elle si belle que cela ?

— La plupart des hommes le pensent. Pour moi, elle est surtout dangereuse. Dangereuse comme une panthère noire dans la jungle, dangereuse comme un cobra lové sous un buisson, dangereuse comme.

Amalita n'écoutait plus que d'une oreille. De nouveau, elle avait l'impression de lire un roman. Une pareille histoire pouvait— elle vraiment se passer dans la vie de tous les jours? Cela semblait impossible...

Le soir, avant d'aller se préparer pour dîner, Amalita alla frapper à la porte de la chambre de sa sœur.

— Oh ! C'est toi, Amalita ? s'exclama Carolyn avec bonne humeur. Tu arrives juste à temps! Je ne sais quelle robe choisir pour descendre dîner.

— Nous allons voir cela... Mais nous avons tout notre temps ! J'étais venue bavarder un peu...

— Bonne idée ! Assieds— toi donc !

Tout en s'exécutant, Amalita déclara :

— Je trouve que le comte est vraiment très bon pour nous.

— Ô combien !

— Je lui suis fort reconnaissante de nous héberger aussi généreusement.

— Moi aussi. Et quand je pense qu'il va organiser une réception en notre honneur ! Tout à l'heure, en revenant du jardin, j'ai demandé au majordome de me montrer la salle de bal. Elle est splendide !

— Comme tout l'hôtel particulier du marquis d'ailleurs...

— J'ai vu aussi la galerie des tableaux. L'on peut admirer tous les portraits des précédents comtes de Garlestone.

— Cela doit être très intéressant... fit Amalita d'un ton absent.

— D'autant plus que ces portraits sont presque tous l'œuvre de peintres célèbres.

Carolyn joignit les mains d'un air extasié.

— Mais cette salle de bal ! Quelle merveille... Ma chère Amalita ! nous allons enfin avoir notre premier bal !

Amalita tressaillit.

— Chut ! Si quelqu'un t'entendait !

Carolyn mit sa main devant sa bouche.

— Oh ! pardon !

Sa confusion ne dura guère. Déjà rassérénée, elle lança avec entrain :

— Il faut que tu t'achètes une très jolie robe pour ce bal ! Je veux que tu sois belle, toi aussi, ma chère Am... belle— maman.

— C'est entendu, je m'offrirai une robe de bal. Mais n'oublie pas que c'est pour toi que nous sommes ici. Je tiens à ce que tu sois spécialement aimable avec le comte.

— Mais ne le suis— je pas ?

— Ma foi... si. Je voudrais que tu sois également très aimable avec son fils.

En guise de réponse, Carolyn éclata de rire.

— Pourquoi ris— tu ?

— Parce que je me rends bien compte que David de Garlestone nous méprise cordialement ! Justement, je l'observais hier, et j'ai noté qu'il prenait un ton très condescendant lorsqu'il s'adressait à nous.

Amalita, qui était tout à fait de l'avis de sa sœur, fut obligée de murmurer :

— Tu te trompes, ma chérie...

— Pas du tout ! Et je te parie que même si je me mettais en quatre pour lui, il ne se rendrait Compte de rien !

— Quoi qu'il en soit, fais un petit effort, Carolyn. Nous devons énormément à notre hôte... Songe qu'il va nous héberger pendant toute la saison ! C'est cent fois, mille fois mieux que de vivre seules à l'hôtel ou dans un petit appartement !

— Tu as raison. Et je te promets de me montrer charmante... tant avec le père qu'avec le fils ! Voilà ! Es— tu contente ?

Amalita sourit.

— Très.

Avec une petite grimace, Carolyn reprit :

— Mais en dépit de tous mes efforts, je doute que ce prétentieux de David de Garlestone s'amadou. Avec tous ses grands airs, je ne serais pas autrement étonnée si l'on m'apprenait que c'est un misogyne convaincu.

— Un... un misogyne ? s'exclama Amalita en pouffant. Lui ?

À la réflexion, elle préféra ne pas détromper sa sœur... Mieux valait ne pas lui dire que l'homme que le comte lui destinait était au contraire un terrible don Juan !

— Tu es ravissante, Carolyn ! s'exclama Amalita.

La jeune fille portait une robe en mousseline blanche ornée de dentelle dont la tournure mettait en valeur sa taille de guêpe.

« Si David de Garlestone ne voit pas combien elle est jolie, c'est qu'il est aveugle ! » pensa Amalita.

Lorsque le majordome leur ouvrit la porte du salon, les deux jeunes filles constatèrent avec surprise que le comte n'était pas seul avec son fils. Quelques invités se trouvaient là également...

Le comte était en train de faire les présentations quand on annonça un autre invité : Timothy Lambton.

Un jeune homme blond au sourire avenant fit son entrée et alla

saluer le comte.

— Bonsoir, mon oncle ! dit— il avec aisance en lui serrant la main.
Le comte le présenta en ces termes :

— Voici Timothy Lambton ! mon neveu — le fils de ma sœur cadette.

Timothy, qui ne devait pas avoir plus de vingt— deux ans, parut dès le premier instant fasciné par Carolyn...

Se souvenant des instructions de sa sœur, celle— ci s'efforçait péniblement de discuter avec David de Garlestone. De sa place, Amalita ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient. Mais il était évident que le vicomte ne se montrait guère loquace...

Des valets servaient maintenant du champagne et de délicieux petits canapés.

« Le dîner ne devrait pas tarder à être annoncé, pensa Amalita. Je me demande si le comte a mis Carolyn à côté de son fils., »

David de Garlestone, que le bavardage de Carolyn semblait agacer, ne cessait de regarder la pendule qui ornait la cheminée.

La porte s'ouvrit encore et le majordome annonça d'une voix de stentor:

— Lady Hermione Buckworth, milord !

Curieuse de voir cette femme dont le comte lui avait parlé en termes si peu flatteurs, Amalita se tourna vers l'entrée.

Tout comme elle, lady Hermione était brune. Mais tandis que les superbes cheveux de la jeune fille étaient coiffés de manière très simple, en bandeaux, la maîtresse de David de Garlestone arborait une coiffure compliquée dans laquelle étincelaient une profusion de pierres précieuses.

Tout comme elle, lady Hermione avait les yeux verts. Mais si les prunelles d'Amalita étaient d'un magnifique vert émeraude pailleté d'or, celles de lady Hermione, étrangement fixes, semblaient presque phosphorescentes.

« On dirait les yeux d'un grand félin — léopard ou guépard — ou alors ceux d'une sorcière ! » se dit encore la jeune fille.

Il y avait quelque chose d'inquiétant et d'exotique chez la nouvelle arrivante, Amalita comprenait maintenant pourquoi le comte l'avait comparée à une panthère ou à un cobra !

Le décolleté de lady Hermione Buckworth attirait tous les regards. Elle était vêtue d'une robe de soie verte dont la tournure était faite de plumes d'autruche teintées de la même couleur.

«Exactement le genre de robe voyante qu'aurait choisie Yvette ! » pensa encore Amalita.

Avec la grâce onduleuse d'un serpent, lady Hermione traversa la pièce et salua David de Garlestone qui s'était avancé pour l'accueillir.

— Excusez— moi, cher ami, je suis en retard, dit— elle en battant

des cils. Mais j'ai été retenue par un visiteur qui ne voulait pas comprendre que je devais sortir.

Elle se tourna ensuite vers le comte.

— Comme vous êtes aimable de m'avoir invitée à dîner! dit— elle d'un ton mielleux. Cela m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez combien j'adore cette demeure !

Le comte ne se laissa pas impressionner par tous ces compliments.

— J'ai appris que votre mari était souffrant. Vous devez beaucoup vous inquiéter à son sujet.

— Certes!

Son âge permettait au comte de Garlestone de poser des questions parfois abruptes. Il n'hésita donc pas à demander :

— Ne devriez— vous pas être à son chevet ?

Il en fallait plus pour démonter lady Hermione !

— Je préfère laisser la place aux personnes capables de le soigner. Pour ma part, j'avoue n'avoir aucune vocation d'infirmière.

Avec un geste négligent de la main, elle ajouta :

— De toute manière, il se trouve très heureux à la campagne sans moi !

Là— dessus, pour bien montrer que ce sujet de conversation ne l'intéressait pas, elle tourna le dos au comte et alla saluer les autres invités qu'elle semblait tous connaître.

Leur hôte avait dit à Amalita que cette femme se moquait des conventions... Il avait suffi à la jeune fille de l'écouter s'exprimer pour s'en rendre compte !

Si les hommes s'empressèrent autour de la nouvelle venue, qu'ils semblaient trouver irrésistible, en revanche les femmes lui faisaient plutôt grise mine.

— Le dîner est servi, Milord ! annonça le majordome.

Le comte, offrit alors son bras à Amalita pour passer dans la salle à manger.

— C'est David qui a organisé ce dîner, pas moi, murmura— t— il. Et à la suite de la conversation que nous avons eue un peu plus tôt, j'aimerais bien avoir votre opinion au sujet d'une certaine personne...

Amalita lui adressa un petit sourire.

— Mon opinion est la même que la vôtre, milord.

La jeune fille découvrit quelle était assise à la droite du comte. En face d'elle se tenait David de Garlestone, encadré par lady Hermione et Carolyn. Le contraste entre les deux femmes était frappant.

Son voisin de table contemplait ce trio avec un sourire ironique.

Lady Hermione, ignorant superbement les autres personnes présentes autour de la table, mettait un point d'honneur à n'adresser la parole qu'à David de Garlestone.

Après le dîner, laissant les messieurs à leur porto et à leurs cigares,

les dames regagnèrent le salon. Ce fut seulement à ce moment-là, lorsqu'elle comprit qu'Amalita séjournait chez le comte, que lady Hermione daigna lui prêter un peu d'attention.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vue à Londres, madame ? lui demanda-t-elle avec hauteur. Étiez-vous à l'étranger ? Ou bien tout simplement enterrée dans un trou perdu de la province ?

— J'étais en deuil, et à la campagne.

— Mais vous connaissez le comte de Garlestone ! Et pourtant jamais je ne l'ai entendu parler de vous.

— Mon défunt mari était un grand ami de notre hôte, répondit Amalita. C'est la raison pour laquelle il a eu la gentillesse de nous inviter chez lui, Carolyn et moi.

— Je trouve cela bien étrange ! Le comte a la réputation d'être un solitaire... En général, il ne veut voir personne à l'exception de son fils, bien entendu.

— Il faut croire que nous avons eu de la chance, rétorqua la jeune fille d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu.

Lady Hermione la toisa d'un air plein de suspicion.

— Auriez-vous l'intention de rester ici pendant toute la saison ?

— Je l'espère. Mais si notre présence pèse au comte, nous irons naturellement nous installer ailleurs.

— Vous feriez bien, si vous voulez mon avis. David m'a souvent dit qu'il détestait, lorsqu'il rentrait chez lui, d'y trouver du monde...

— Si c'est le cas, nous nous arrangerons pour l'éviter, ma belle-fille et moi. Cela ne devrait pas être bien difficile : la maison est si grande !

De toute évidence, lady Hermione ne s'attendait pas à une telle réplique. Elle pinça les lèvres et, sans rien ajouter, s'éloigna.

Quelques instants plus tard, les messieurs rejoignirent les dames au salon.

— Mes invités et moi-même n'allons pas nous attarder, père, dit David au comte, nous sommes invités à une petite fête.

Le comte hocha la tête.

— S'il s'agit vraiment d'une petite réception, et comme vous êtes en nombre impair, Carolyn pourrait peut-être vous accompagner ?

Le visage de la jeune fille s'illumina.

— Je suis sûr que Timothy sera ravi de l'escorter, ajouta le comte.

Cette fois, ce fut au tour de son neveu de paraître rayonnant.

— Quelle excellente idée ! s'exclama-t-il.

Déjà l'expression de Carolyn s'était assombrie.

— Mais la personne qui a organisé cette réception ne me connaît pas et je ne sais pas si...

— C'est une petite réunion entre amis, coupa lady Hermione.

— Cela vaut mieux, déclara le comte. Carolyn n'est jamais sortie dans le monde et elle se sentira moins perdue si le nombre d'invités est restreint.

Il se tourna vers son neveu.

— Je peux compter sur toi pour veiller sur Mlle Carolyn de Maulpin ? Et ramène— la de bonne heure !

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Pour aller d'ici jusqu'à Grosvenor Square, je ne pense tout de même pas que vous ayez besoin d'un chaperon.

— Bien sûr que non, mon oncle !

— D'autant plus que vous prendrez la même voiture que David.

— Je vous remercie de me faire confiance, mon oncle.

Amalita n'osa rien dire. Mais elle savait bien pourquoi leur hôte avait insisté pour que Carolyn se rende elle aussi à cette fête !

Le comte tint à accompagner lui— même la jeune fille jusqu'à la voiture où avaient déjà pris place son fils et lady Hermione qui parut exaspérée en voyant Carolyn et Timothy s'installer en face d'elle. Il ne lui restait plus qu'à dire adieu au petit tête— à— tête qu'elle espérait avoir avec David de Garlestone !

Amalita retourna avec le comte au salon.

— J'espère que cela ne vous ennuie pas trop de voir votre belle— fille partir avec eux, dit— il avec gentillesse.

Puis il se frotta les mains d'un air satisfait.

— Je savais que lady Hermione serait furieuse... Avec un peu de chance, mon fils s'apercevra combien elle est difficile à vivre !

Amalita en était moins sûre. Elle doutait que lady Hermione montre les côtés déplaisants de son caractère à son amant !

Mais le comte semblait tellement content de son petit stratagème qu'elle n'osa pas semer le doute dans son esprit. La jeune fille avait déjà jugé lady Hermione. Cette femme était tout simplement une autre Yvette ! Une Yvette d'un meilleur niveau social, soit...

« Mais une Yvette quand même ! Et David de Garlestone s'est laissé ensorceler, exactement comme mon père l'avait été... »

De toute manière, même si le comte ne réussissait pas à rapprocher son fils et Carolyn, cette dernière allait s'amuser et, surtout, se faire des relations.

— Je suis très confus, madame ! s'exclama le comte. Mais je pense seulement à cela maintenant... Peut— être auriez— vous aimé accompagner nos jeunes gens ?

Amalita sourit.

— Je suis ravie de rester avec vous ici, milord. C'est à Carolyn que nous devons tout d'abord penser. Si elle se fait des amis maintenant, elle se sentira moins isolée lorsqu'elle assistera à son premier bal.

— Qui sera peut— être celui que j'ai l'intention de donner pour

elle la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ? Déjà ?

— Pourquoi attendre, une fois la décision prise ? Il faut que je vous dise aussi que j'ai écrit au grand chambellan pour lui apprendre que vous souhaitiez présenter votre belle— fille au cours de la seconde réception au palais de Buckingham.

— Est— il trop tard pour espérer la voir participer à la première?

— Hélas, oui ! Je me suis renseigné et l'on m'a répondu que l'on n'admettait plus d'inscriptions. En revanche, il reste encore des places pour la seconde. Je pense que je recevrai demain ou après— demain la réponse du grand chambellan.

— Vous êtes trop bon de vous occuper de tout cela, milord !

— Je suis tellement heureux de pouvoir rendre service à la femme de mon vieil ami Frederick.

Le comte s'inclina d'une manière quelque peu désuète.

— Et pour une jolie femme, que ne ferait— on pas? Vous êtes très belle, madame, on a dû vous le dire souvent. Je trouve bien triste que vous soyez en deuil ! J'espère que vous vous permettrez de porter des toilettes de couleurs plus gaies lorsque vous accompagnerez votre belle— fille à toutes les réceptions auxquelles elle sera conviée.

Ce soir— là, Amalita s'était habillée tout en noir, car elle se rendait compte que cette teinte la vieillissait — et n'était— ce pas le but recherché ?

— Je n'ai jamais aimé le noir, avoua— t— elle. Si vous insistez, je me vêtirai d'une manière un peu moins funèbre. Frederick disait toujours qu'il ne fallait pas vivre dans le passé, mais dans le présent et l'avenir.

— Il avait bien raison !

Le comte se frotta les mains.

— Maintenant, prions pour que tout se passe bien entre Carolyn et mon fils. Ils vont avoir l'occasion de faire mieux connaissance...

Amalita haussa les sourcils.

— N'oubliez pas que lady Hermione est là, elle aussi !

— Oh, je ne l'ai pas oublié ! Tout ce que je souhaite, c'est que mon fils s'aperçoive combien votre belle— fille est jolie... et surtout, tellement différente de la détestable créature dont il s'est entiché!

David de Garlestone s'étira en bâillant. Il était temps qu'il s'habille et rentre chez lui.

« Je me sens un peu las... » songea— t— il.

Et quoi détonnant après avoir passé plusieurs heures passionnées dans les bras de lady Hermione ?

D'ordinaire, il refusait de se rendre chez une femme mariée. Mais comme lord Buckworth ne venait plus à Londres depuis presque deux ans, il s'était jugé autorisé à faire une exception à cette règle. D'autant plus que l'hôtel particulier des Buckworth se trouvait à deux pas de celui de son père— ce qui l'arrangeait fort !

Il bâilla de nouveau et lady Hermione se lova contre lui

— David?

— Oui?

— Mon David adoré, j'ai à vous parler.

Quelque chose dans le ton de sa voix attira l'attention du vicomte.

— De quoi s'agit— il donc, Hermione ?

— J'ai reçu ce matin une lettre du médecin qui soigne Lionel. Son état a encore empiré.

David se redressa en pâlisant.

— Mon Dieu ! Et c'est seulement maintenant que vous me l'apprenez ?

Lady Hermione laissa échapper un petit rire de gorge.

— Je me demande ce que cela aurait changé !

— Lorsque mon père vous a demandé des nouvelles de votre mari, vous ne lui avez pas parlé de cette soudaine aggravation de son état.

— Cela aurait gâché le dîner.

— Que dit le médecin ?

— Que Lionel est dans le coma et n'a plus que quelques jours à vivre, répondit— elle d'un ton indifférent.

David la regarda avec stupeur.

— Mais vous n'éprouvez donc aucun sentiment à l'égard de ce pauvre homme ?

— Bah ! lança— t— elle en haussant les épaules.

— Étant donné les circonstances, Hermione, je pense que vous devriez être au chevet de votre mari.

— Certainement pas ! Premièrement, je déteste les malades ! Et deuxièmement, à quoi bon, puisqu'il ne pourrait même pas me reconnaître ! Autant le laisser avec ses infirmières. Celles— ci sont beaucoup plus qualifiées que moi pour s'occuper de lui.

Elle caressa le dos de son amant.

— Songez... Dans quelques heures, quelques jours au plus, je serai veuve !

David se raidit.

— Hermione...

— M'avez— vous entendue ? Je serai veuve... Je serai libre !

David se dégagea des bras de sa maîtresse.

— Il va bientôt faire jour. Je dois rentrer.

— Bientôt, je serai libre, répéta lady Hermione. Quel rêve !

— Hermione, je vous en prie ! fit David, visiblement choqué.

— Nous pourrions rester ensemble tout le temps... Vous ne serez plus obligé de me quitter avant l'aube pour respecter je ne sais quelles absurdes conventions sociales.

David se leva brusquement.

— Pourquoi êtes— vous si pressé ? s'écria— t— elle.

— À cause de l'heure.

— Restez ! fit— elle d'un ton impérieux. J'ai à vous parler.

— Le moment est bien mal choisi pour cela, rétorqua— t— il avec froideur.

Elle sourit.

— Lorsqu'il s'agit de parler de *nous*, tous les moments sont bien choisis, au contraire.

Pendant que David s'empressait d'enfiler sa chemise, elle déclara d'un ton rêveur :

— Ai— je besoin de vous dire ce dont je rêve, mon amour ? Non, je ne le pense pas... Vous avez deviné, n'est— ce pas, ce qui me rendrait la plus heureuse des femmes ?

Maintenant, David boutonnait sa chemise devant la glace de la cheminée.

— N'est— ce pas ? insista lady Hermione.

— J'avoue que je ne vois pas... prétendit— il pour gagner du temps.

— Mon David adoré ! Seriez— vous à ce point dépourvu de perspicacité ?

Impatienté, il se retourna d'une pièce.

— Si vous pensez à une éventuelle alliance, laissez— moi mettre les choses au point une fois pour toutes, jeta— t— il d'un ton brusque. Jamais je ne ferai un mariage que mon père désapprouve.

Lady Hermione s'assit dans son lit.

— Par exemple ! s'exclama— t— elle en croisant les bras. Mais

c'est du plus haut ridicule !

— Ce n'est pas mon avis.

— Comme si votre père avait son mot à dire dans cette affaire !
C'est vous que je veux épouser, pas lui !

Comprenant qu'elle s'était montrée trop véhémence, elle sourit et prit un ton mielleux.

— Remarquez, je comprends l'attitude de votre père, mon cher David... Les parents n'aiment jamais voir leurs enfants leur échapper. Ils sont toujours un peu jaloux quand leur fils ou leur fille tombe amoureux. C'est naturel.

Le vicomte mettait maintenant son long pantalon du soir.

— L'opinion de mon père a la plus grande importance pour moi. Jamais je ne ferai quoi que ce soit risquant de lui déplaire.

— Parce que vous vous imaginez que je lui déplais, *moi* ? lança lady Hermione dans un éclat de rire forcé. Seigneur, quelle idée ! Il m'a toujours traitée avec la plus grande amabilité.

— Parce qu'il est très courtois. En réalité, il ne vous apprécie guère.

— Qu'en savez— vous ?

— Il me l'a dit plusieurs fois.

— Oh ! s'exclama lady Hermione en feignant d'être choquée.

— Êtes— vous vraiment étonnée ?

— Comme vous êtes méchant ! protesta lady Hermione en s'efforçant de prendre la voix d'une petite fille qui a un gros chagrin.

— Je vous en prie, Hermione...

Elle fit mine de pleurer.

— Comme vous me faites de la peine !

— Je vous en prie, Hermione.

— Je vous aime, David. Je n'ai jamais aimé que vous...

« Et quelques autres », faillit— il ajouter.

Mais comprenant qu'il valait mieux ne pas trop la provoquer, il se tut.

— Je jure que lorsque je serai votre femme, poursuivit— elle, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureux. Et vous serez heureux, je vous l'assure ! Si heureux que rien d'autre n'aura d'importance !

Le vicomte enfilaient maintenant son élégant habit à queue. Puis il jeta un coup d'œil machinal à son reflet dans la glace avant de remettre un peu d'ordre dans sa chevelure à l'aide de ses mains.

— Écoutez, Hermione, fit— il avec lassitude, nous discuterons à un autre moment. En attendant, permettez— moi de vous dire que si vous ne souhaitez pas choquer davantage le Tout— Londres, vous avez intérêt à vous trouver au chevet de votre mari au moment de sa mort.

Sur ces mots, il s'approcha du lit. Elle lui tendit les bras.

— Embrassez— moi, mon amour ! Vous ne pouvez pas me laisser ainsi !

Il se contenta de lui prendre la main et d'y déposer un léger baiser.

— Merci, Hermione. Et bonne nuit !

Sur ces mots, il pivota sur lui— même et se dirigea vers la porte.

— Quand nous reverrons— nous ? cria lady Hermione. Il faut que je vous voie demain ! Venez dîner avec moi...

Mais déjà son amant avait disparu en fermant la porte sans bruit.

Hermione entendit le bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Elle sauta en bas du lit et hésita. Devait— elle courir après lui ?

« Il sera parti avant que je ne le rattrape ! » pensa— t— elle avec dépit.

Soudain folle de rage, elle martela ses oreillers à coups de poing.

— Il a refusé de m'épouser ! fit— elle entre ses dents serrées. Quelle humiliation !

Tout le monde savait que David de Garlestone était un célibataire endurci. Mais tout le monde savait aussi qu'il serait bien obligé un jour ou l'autre de se marier — ne serait— ce que pour avoir un héritier et assurer la continuité du nom.

— Comment a— t— il osé me rejeter ? s'écria lady Hermione en martelant ses oreillers de plus belle.

Pour cet homme, elle n'avait donc pas compté davantage que toutes les jolies femmes avec lesquelles il s'était amusé un temps ?

C'était la première fois que l'on repoussait lady Hermione. D'ordinaire, c'était toujours elle qui signifiait la rupture...

— Je veux devenir sa femme ! Je le veux !

Elle s'étendit sur son lit et contempla le plafond en se demandant comment elle devait s'y prendre pour se faire épouser par David de Garlestone, une fois que le vieil époux ennuyeux qui s'éteignait à la campagne aurait rendu son dernier soupir.

Son optimisme habituel revint.

— Bah, je trouverai bien un moyen !

Aucun homme ne lui avait jamais résisté. Pourquoi David de Garlestone serait— il différent des autres ?

— Comme disent les paysans, j'ai mis la charrue avant les bœufs, murmura— t— elle. Je n'aurais pas dû me montrer aussi impatiente. Avant de parler mariage j'aurais pu au moins attendre d'être veuve ! David, qui est tellement respectueux des convenances, a été choqué par ma précipitation...

Un sourire assuré lui vint aux lèvres.

— Il ne peut pas se passer de moi. Je l'ai enchaîné par les sens... Demain, il me reviendra !

Tout en regagnant à pied l'hôtel particulier des Garlestone, David

respirait à pleins poumons l'air frais de la nuit.

Il avait de plus en plus de mal à supporter le parfum capiteux dont Hermione se vaporisait généreusement — avant d'en asperger tout ce qui l'entourait.

« Quel ennui de devoir toujours se lever juste avant l'aube pour regagner un lit froid ! » pensa— t— il.

Un sourire sarcastique lui vint aux lèvres.

« Il est évident que si j'étais marié, je n'aurais pas besoin de vivre d'une manière aussi compliquée! »

Cependant, jamais il n'avait envisagé la possibilité qu'Hermione souhaite l'épouser.

« J'ai été bien bête ! J'aurais dû comprendre qu'elle avait cette idée — là en tête ! »

Une fois libre, Hermione allait naturellement souhaiter se remarier. Et n'était— il pas l'un des meilleurs partis du royaume ? Riche, séduisant, héritier d'un très beau titre, il n'avait pas été sans remarquer le manège des mères de jeunes filles à marier...

« Elles les font parader devant moi comme des maquignons qui promènent leurs génisses sur un champ de foire. Elles ignorent donc que je ne me suis jamais intéressé à ces petites oies blanches qui pouffent sottement et n'ont aucune personnalité? »

De la personnalité ? Hermione n'en manquait pas ! Mais comment aurait— il pu envisager sérieusement de faire d'une femme ayant multiplié les aventures la septième comtesse de Garlestone ?

C'était bien la première fois que l'une de ses maîtresses lui demandait de l'épouser !

La plupart lui avaient dit :

— Ah ! si seulement nous nous étions rencontrés plus tôt, avant que je ne sois mariée !

Il avait entendu cette phrase sur tous les tons. Entrecoupée de soupirs de regret ou même de larmes, sur un ton plaintif, ou encore avec Colère.

Chaque fois, il avait dû se tenir à quatre pour ne pas répondre avec ironie :

— Ma chère, si je vous avais connue à l'époque où vous avez fait votre entrée dans le monde, je ne vous aurais pas accordé un second regard.

Heureusement, les femmes mariées cachaient leurs petites incartades avec le plus grand soin. Leur plus grande hantise était en effet que leur mari apprenne leur infidélité...

Hermione n'avait pas les mêmes scrupules. Elle affichait ses liaisons sans la moindre vergogne, se croyant tout permis parce qu'elle était très belle, parce qu'elle était très sensuelle, parce que du sang bleu coulait dans ses veines — et aussi parce que son mari, gravement

malade, vivait retiré à la campagne.

À la perspective de voir cette femme prendre la place de sa mère au château de Garlestone, David frémit d'horreur.

Il se sentait soudain pris au piège. Un piège pourtant grossier, mais si savamment tendu qu'il ne l'avait pas remarqué.

« J'ai été idiot..., pensa— t— il en hâtant le pas. J'aurais dû comprendre que si elle devenait veuve, elle souhaiterait convoler en secondes noces le plus rapidement possible, »

En arrivant en vue de l'hôtel particulier des Garlestone, David se surprit à penser à lady de Maulpin.

Il fronça les sourcils.

« Mon père exagère ! Il ne tient tout de même pas un bureau de bienfaisance ! »

Depuis la mort de la femme qu'il aimait tendrement, le comte était devenu très généreux. Personne ne faisait en vain appel à son bon cœur.

David avait par exemple découvert que son père avait aidé financièrement plusieurs membres de sa famille. Un jeune homme couvert de dettes de jeu, qui avait eu l'audace de venir le trouver, n'était pas reparti les mains vides. Le comte avait également donné une dot importante à une cousine lointaine dont la famille avait eu des revers de fortune.

Au début, toutes ces largesses avaient amusé David. Puis, quand il s'était rendu compte que son père allait trop loin, il avait consulté les notaires et les avocats qui géraient la fortune familiale. Ceux— ci ne lui avaient pas caché que le comte dépensait à tort et à travers. Dès que quelqu'un le sollicitait, il ouvrait sa bourse.

Certes, il pouvait se le permettre et il n'était nullement dans les intentions de David de l'en empêcher.

« Mais ce que je ne veux pas, c'est que des gens sans scrupules profitent de lui. Ce qui est vraisemblablement le cas de ces femmes... »

Lorsque le comte avait reçu la lettre de lady de Maulpin, David avait manifesté la plus grande réserve.

— Pourquoi s'adresse— t— elle à vous, père ?

— Elle ne sait vers qui se tourner.

David avait haussé les épaules.

— Mais vous n'avez pas vu sir Frederick depuis une éternité !

— L'amitié n'a rien à voir avec le temps. Frederick a été l'un de mes meilleurs amis et l'est demeuré, même si nous sommes restés pendant des années sans nous voir.

— Je comprends. Mais vous n'avez pas à reporter l'amitié que vous éprouviez pour sir Frederick sur sa veuve et sa fille !

— Les amis de mes amis sont mes amis.

— Vous ne connaissez même pas ces deux femmes !

— Eh bien, je ferai leur connaissance. Je vais les inviter à séjourner ici.

De guerre lasse, David avait abandonné la discussion.

— J'espère que vous ne le regretterez pas...

Il s'était dit que si lady de Maulpin et sa belle— fille se montraient trop envahissantes, il trouverait bien le moyen de s'en débarrasser.

Il s'était arrangé pour être présent au moment de l'arrivée des deux femmes qui s'imposaient à son père. Avant même de les rencontrer, il les avait déjà imaginées...

Selon lui, lady de Maulpin devait être une femme d'une quarantaine d'années tellement dépourvue de charme que tout le monde devait l'éviter. En effet, pour ne pas avoir de relations et être obligée de s'adresser à un vieil ami de son mari, il fallait qu'elle soit très laide, très bête et très ennuyeuse.

Quant à la belle— fille, David la voyait comme une petite pensionnaire gauche et timide.

Sa surprise fut de taille lorsqu'il vit Amalita et Carolyn faire leur entrée au salon ! Pleine de vivacité et de joie de vivre, la gamine était d'une indéniable beauté.

Lady de Maulpin était bien belle, elle aussi, et beaucoup plus jeune qu'il ne le pensait, mais elle demeurait pour lui une énigme...

À son arrivée, elle semblait très nerveuse — ce qui était assez compréhensible. Puis elle s'était détendue et l'avait regardé, lui, avec autant de méfiance que d'hostilité.

Pour David qui avait l'habitude de voir les femmes se pâmer devant lui, une telle attitude était singulière.

« Cette femme m'intrigue », pensa— t— il.

Il avait peine à comprendre qu'une personne d'une beauté aussi exceptionnelle ne soit jamais venue à Londres auparavant. Ceux qui avaient eu l'occasion de la voir au manoir de Maulpin n'avaient pu l'oublier ! Et pourtant, personne n'avait jamais parlé de la veuve de sir Frederick devant David ou son père.

Quel âge pouvait— elle bien avoir ?

« Difficile à dire. Par moments, on lui donnerait trente ans, à d'autres à peine dix— huit... »

Oui, lady de Maulpin demeurait une énigme !

La veille, mû par une soudaine impulsion, David avait décidé d'organiser un petit dîner. Il commençait à être un peu trop obsédé par les invitées de son père, ce qui l'agaçait profondément. Pour se libérer de cette obsession, il avait pensé qu'en mettant Carolyn et sa belle— mère à côté de citadines élégantes et sophistiquées, il se rendrait compte qu'elles n'étaient que de petites provinciales sans grand intérêt.

Tout en sachant que son père détestait lady Hermione, il l'avait

également conviée à dîner.

Mais lady de Maulpin et sa belle— fille n'avaient pas du tout été éclipsées par les beautés londoniennes ! Bien au contraire...

À sa grande surprise, David avait immédiatement remarqué une certaine similitude entre sa maîtresse et lady de Maulpin. Toutes deux, de superbes brunes aux yeux verts, avaient à peu près le même âge... Mais à vrai dire, la ressemblance s'arrêtait là !

Couverte d'émeraudes, d'une élégance tapageuse dans sa robe en soie verte ornée d'une tournure en plumes d'autruche, lady Hermione attirait tous les regards.

Mais David l'avait soudain trouvée trop voyante, presque vulgaire. Dans sa simple robe noire, ne portant que des bijoux discrets, lady de Maulpin avait infiniment plus d'allure et de classe.

« C'est elle qui remporte la palme ! » s'était— il alors dit avec surprise.

Plus tard, il avait sans peine deviné les intentions de son père en constatant que ce dernier avait modifié l'ordre des places à table et qu'il se retrouvait assis près de Carolyn.

Cela l'avait amusé. Comment son père pouvait— il s'imaginer qu'il allait s'intéresser à une toute jeune fille à peine sortie de pension ? Une petite provinciale qui n'avait encore jamais mis les pieds à Londres ?

Certes, Carolyn était ravissante avec ses cheveux d'or et ses grands yeux bleus. Mais même si David avait compté au nombre de ses conquêtes quelques rousses et quelques blondes, il avait toujours préféré les brunes...

Son père avait placé Carolyn à sa gauche et Hermione à sa droite.

« L'ange et le démon ! » pensa— t— il avec amusement, tout en gravissant les marches du perron de l'hôtel particulier des Garlestone.

Un valet à moitié endormi lui ouvrit la porte. Déjà, l'aube pointait aux fenêtres. Dans moins d'une heure, les femmes de chambre s'affairaient partout, plumeau à la main...

David donna au valet sa cape, son chapeau haut de forme et sa canne.

— Bonne nuit, James, dit— il avant de monter l'escalier.

— Bonne nuit, milord.

Une fois arrivé sur le palier du premier étage, David se dirigea vers sa chambre. La lumière du jour n'était pas suffisante pour éclairer les couloirs et la plupart des bougies disposées dans les niches spécialement installées dans les murs à cet effet étaient éteintes.

En passant devant la porte de la chambre de lady de Maulpin, David ralentit le pas.

« Je me demande ce qu'elle penserait en apprenant que je rentre si tard — si tôt, plutôt ! » pensa— t— il.

Il avait l'impression que, en dépit de son âge et du fait qu'elle avait été mariée, lady de Maulpin avait conservé une certaine fraîcheur d'âme. Elle semblait encore très naïve...

« Mais ce n'est probablement qu'une attitude ! » se dit— il avec dérision.

Il savait d'expérience que la plupart des femmes étaient en quête d'un amant. Les veuves en particulier...

« Une veuve aussi jolie que lady de Maulpin ne doit pas manquer de tempérament ! »

Un peu plus tard, tout en se mettant au lit, il se dit que s'il voulait oublier Hermione, il n'avait qu'à s'intéresser à la jolie lady de Maulpin...

Il se frotta les mains.

« Ce sera d'une commodité parfaite ! Elle est vraiment à portée de main puisque sa chambre se trouve sur le même palier que la mienne. »

Déjà, il regrettait de ne pas avoir témoigné davantage d'amabilité à l'invitée de son père.

« Elle doit être intelligente pour que sir Frederick l'ait épousée. Ce n'était pas un homme à se contenter d'une jolie femme sans rien dans la tête ! »

Ce qu'il ne parvenait cependant pas à comprendre, C'était pourquoi lady de Maulpin l'avait regardé avec une telle hostilité.

Il pinça les lèvres.

— Évidemment, je ne me suis pas montré des plus affables... murmura— t— il.

Et s'il ne se trompait pas, elle l'avait délibérément évité après dîner...

« Lorsque mon père a proposé que Carolyn nous accompagne, elle n'a même pas émis le désir de venir avec elle pour la chaperonner. Curieux ! Très curieux, en vérité... Une jeune veuve aurait fait des pieds et des mains pour être de la fête ! » pensa— t— il encore.

En tout cas, Carolyn s'était beaucoup amusée ! Elle s'entendait à merveille avec le jeune Timothy. Ce qui était bien normal : n'étaient— ils pas presque du même âge, à deux ou trois ans près ?

David n'avait pas eu l'occasion de s'occuper de la protégée de son père, ne serait— ce que pendant quelques secondes.

« Comment aurait— ce été possible ? Hermione s'accrochait à moi comme une sangsue... Je n'ai même pas pu danser avec une autre qu'elle ! »

David se tournait et se retournait dans son lit sans parvenir à s'endormir.

L'image de lady de Maulpin ne cessait de s'imposer à lui. Pendant le dîner, il l'avait vue observer lady Hermione d'un air

désapprobateur.

« Cela n'a rien de surprenant ! Une femme aussi réservée ne peut que mal juger une personne à l'élégance et aux manières tapageuses... Elles sont vraiment le jour et la nuit ! »

David ferma enfin les yeux et, de nouveau, l'image de lady de Maulpin s'imposa à lui avec tant d'acuité qu'il avait l'impression que S'il étendait la main, il pourrait la toucher.

« Quelle femme étrange... pensa— t— il encore. On dirait qu'elle n'en sait pas plus au sujet de l'amour qu'une toute jeune fille ! »

— J'ai vraiment passé une excellente journée ! dit Carolyn au comte de Garlestone lorsqu'elle descendit à l'heure du dîner.

— Vous m'en voyez ravi. Racontez— moi vite tout ce que vous avez fait !

— Nous étions invitées à déjeuner par lord et lady Nantwich...

— ... dont vous aviez fait la connaissance hier, termina le comte en hochant la tête d'un air approbateur.

— C'est cela. Lord et lady Nantwich nous ont ensuite emmenées voir une partie de polo, et je dois dire que votre fils a joué comme un dieu !

— Moi qui pensais que vous vouliez faire des courses !

— Oh, mais cela ne nous a pas empêchées de courir les magasins ce matin !

Mutine, la jeune fille enchaîna :

— Pour que vous soyez fier de moi le jour du bal, j'ai acheté la plus merveilleuse des robes, et si vous ne me trouvez pas jolie, je m'assiérai dans un coin et je pleurerai toutes les larmes de mon corps.

Le comte éclata de rire.

— Je doute que les jeunes gens vous laissent longtemps dans votre coin, ma chère enfant. Vous serez la reine du bal...

Les yeux de Carolyn se mirent à étinceler dans son visage rosé.

— Quel rêve ! Mais comme dit ma s... euh, ma belle— mère, il y a beaucoup de compétition à Londres.

Elle était devenue cramoisie. Lorsqu'elle était surexcitée, elle avait les plus grandes peines du monde à se souvenir que sa sœur était censée être sa belle— mère et qu'il lui fallait la traiter comme une personne beaucoup plus âgée qu'elle.

Amalita continuait à sourire. C'était à peine si une ombre était passée sur son visage... Leurs lapsus étaient assez fréquents mais heureusement le comte ne semblait pas les remarquer.

Selon les désirs de leur hôte, Amalita était allée échanger l'une des robes noires qu'elle avait choisies la veille contre une autre toilette d'un bleu— gris très doux.

Lorsqu'elles avaient appris que leur cliente séjournait chez le comte de Garlestone, les vendeuses s'étaient montrées d'une amabilité

exceptionnelle.

« Elles semblent très bien le connaître, s'était dit Amalita avec une certaine surprise. Que peut— il bien faire dans ces magasins de vêtements pour dames? »

La suite de la conversation lui avait fait comprendre que ce n'était pas le comte, mais le vicomte de Garlestone que l'on voyait souvent à Bond Street, où il commandait des robes, des fourrures ou encore des bijoux pour ses maitresses.

Amalita avait eu peine à ne pas montrer combien elle était choquée. Comment une femme pouvait— elle accepter de recevoir de tels cadeaux de la part d'un homme qui n'était même pas son mari ?

« Je me demande ce que maman aurait pensé en apprenant cela ! » s'était— elle dit.

La voix du comte la ramena à l'instant présent.

— Je pense que le dîner ne devrait pas tarder à être annoncé...

Il jeta un coup d'œil à la pendule qui ornait la cheminée.

— David n'est pas encore arrivé, remarqua— t— il en fronçant les sourcils.

— Il dînera donc avec nous ce soir? demanda Carolyn sans beaucoup d'enthousiasme.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Comme nous, je suppose qu'il veut se coucher tôt pour être au mieux de sa forme demain soir, lança la jeune fille avec un rire en cascade.

« Orgueilleux comme il est, je suis sûre que le séduisant vicomte de Garlestone estime être toujours au mieux de sa forme », pensa Amalita, non sans une certaine ironie.

Après l'avoir vu jouer au polo, elle devait toutefois reconnaître que c'était un cavalier exceptionnel. Malgré toutes les réserves qu'elle conservait à son égard, la jeune fille n'avait pu s'empêcher d'admirer son adresse, tout comme sa rapidité d'action et de décision. Elle avait eu du mal à s'intéresser aux autres cavaliers qui, en comparaison, paraissaient de bien piètres joueurs !

Elle en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit. Le vicomte apparut, extrêmement élégant dans son habit du soir.

— Ah, te voilà enfin, David ! s'exclama le comte. Alors tu dînes avec nous ce soir ? Je me demande bien ce qui nous vaut l'honneur de ta présence !

— La réponse est facile : je n'ai pas reçu de meilleure invitation.

— Cela m'étonnerait ! J'ai vu la pile de courrier que tu as reçue ce matin. Il a fallu au moins un porteur spécial pour apporter tout cela.

Le vicomte vint s'asseoir près de Carolyn.

— Qu'avez— vous pensé de cette partie de polo ?

— Je l'ai trouvée passionnante et je vous ai applaudi des deux

mains! répondit— elle avec sa spontanéité habituelle. Je disais justement à milord que vous aviez joué comme un dieu.

— N'exagérons rien...

— C'est bien grâce à vous que votre équipe a gagné avec cinq buts de plus !

— C'était une bonne partie, admit David.

Avec un sourire, il ajouta :

— À votre tour, demain soir, de gagner par cinq buts!

Le rire en cascade de Carolyn se fit de nouveau entendre.

— Tout le monde me prédit beaucoup de succès... Et ma foi, j'ai la vanité de me dire que ce sera peut— être le cas. Imaginez, après tout cela, que personne ne me regarde et que je fasse tapisserie ?

— Il n'y a pas de danger ! s'exclama le comte.

Il couvait d'un regard indulgent son fils et Carolyn qui continuaient à bavarder d'un ton léger. Amalita, qui savait que rien ne pourrait faire davantage plaisir au vieil homme que l'annonce d'un mariage entre les deux jeunes gens, retint un petit soupir.

Elle persistait à penser que sa sœur et le fils du comte n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

— Le dîner est servi, milord, annonça le majordome.

Le comte se leva et offrit son bras à Amalita. David et Carolyn suivirent.

Un peu plus tard, tout en faisant honneur à un bœuf en croûte accompagné de petits légumes printaniers, le comte demanda à David :

— À propos, ne devais— tu pas voir le Premier ministre hier matin ?

— En effet.

— Que te voulait— il ?

— M'envoyer dans les Balkans.

— Ah, très bien ! Quand pars— tu ?

— J'ai refusé cette mission.

Le comte parut stupéfait.

— Pourquoi donc, grand Dieu ?

— Parce que j'aime être à Londres à cette époque de l'année, répondit David d'un ton léger. La saison bat son plein, je peux jouer au polo...

— Hum ! fit seulement le comte. Je pense qu'il y a une autre raison derrière tout cela...

« Lady Hermione, bien sûr ! pensa Amalita. Le vicomte ne veut pas quitter sa belle maîtresse... Je me demande bien pourquoi il n'est pas avec elle ce soir ! »

Lady Hermione devait être occupée... En tout cas, cela ne semblait nullement attrister le vicomte d'être séparé de la femme qui tenait tant

de place dans sa vie. En le voyant dialoguer gaiement avec Carolyn, Amalita se dit qu'il commençait peut-être à se lasser de la trop voyante lady Hermione...

Après dîner, ils retournèrent au salon et devisèrent pendant encore une dizaine de minutes. Le comte ne tarda pas à se lever.

— Étant donné que demain soir nous ne pourrons pas nous mettre au lit avant une heure très tardive, nous serions bien avisés d'aller nous reposer maintenant afin de prendre des forces en perspective de ce qui nous attend !

— Ce qui nous attend ? Une soirée très agréable ! s'exclama Carolyn impulsivement.

Amalita se mit debout à son tour.

— Vous avez parlé d'or, milord. Viens, Carolyn... N'oublie pas que demain tu devras attendre la fin du bal. Tu ne pourras pas monter dans ta chambre avant que les derniers invités aient pris congé.

— Oh, mais je tiens à rester jusqu'au bout !

— J'espère que vous serez toutes les deux très belles, dit le comte.

— Nous tâcherons de vous faire honneur, milord, répondit Amalita.

Carolyn adressa une petite révérence au comte.

— Savez-vous que j'ai commencé à écrire mon journal, milord ? Le mot « merveilleux » y revient très souvent.

Dans un éclat de rire, elle ajouta :

— J'avoue que je commence à manquer d'adjectifs pour qualifier tout ce que je vois, tout ce que je vis...

Elle se tourna vers David.

— Vous allez certainement rêver du dernier but que vous avez marqué. Quant à moi, je vais décrire cette partie de polo. Une partie... merveilleuse, bien entendu !

David s'inclina à son tour devant la jeune fille.

— Et bien entendu, j'ai joué merveilleusement, fit-il d'un ton sarcastique.

Voyant une petite lueur cynique briller dans ses prunelles sombres, Amalita se sentit tellement agacée qu'elle lui tourna le dos et quitta le salon sans même lui dire bonsoir.

Elle n'attendit pas Carolyn pour monter dans sa chambre. Sa cadette l'y rejoignit cinq minutes plus tard.

— C'est merveilleux d'être à Londres !

— Encore un « merveilleux » ?

Carolyn pouffa

— J'ai dit que je manquais d'adjectifs... Mais si tu savais combien je suis heureuse ! À chaque instant, je remercie le ciel de t'avoir si bien inspirée, Amalita.

— Chut !

- Mais tout cela, c'est grâce à toi, Amalita !
- Je t'en prie, évite de m'appeler par mon prénom.
- Je fais attention lorsque nous avons des témoins.
- Il t'arrive cependant d'hésiter.
- Toi aussi ! s'exclama Carolyn dans un éclat de rire.

Très vite, elle reprit son sérieux.

— Oh, comme tu as été habile ! Jamais je ne pourrai te remercier assez. Jamais !

Carolyn virevolta sur elle— même.

— Figure— toi que j'ai trouvé le vicomte un peu plus sympathique aujourd'hui.

— Ah, oui ?

— Pas toi ?

— Peut— être, répondit Amalita avec une visible réticence.

David de Garlestone s'était montré plus aimable, c'était un fait... Cependant Amalita avait eu l'impression qu'il n'avait cessé de l'observer pendant toute la soirée, ce qui l'avait mise très mal à l'aise.

On aurait cru qu'il suspectait quelque chose...

Elle tenta de se raisonner. Comment cela aurait— il été possible ? Depuis son arrivée à Londres, n'avait— elle pas fait preuve de la plus extrême prudence ?

« Rien ne pourrait lui faire deviner que je ne suis pas celle que je prétends être ! » se dit— elle.

Mais tout en tentant de se rassurer, elle savait que son intuition ne la trompait pas. Le vicomte se doutait de quelque chose... Peut— être n'avait— il pas encore de véritables soupçons, mais il était tout au moins intrigué.

« Et c'est dangereux... pensa la jeune fille. Très dangereux. »

Rosy, la petite femme de chambre que la gouvernante du comte de Garlestone avait mise au service de « lady » de Maulpin, l'attendait pour l'aider à se déshabiller.

Après le départ de Rosy, Amalita alla tirer les rideaux et tout en contemplant les étoiles, murmura une brève action de grâce.

— Merci, termina— t— elle avec tout son cœur. Merci !

À qui exprimait— elle ainsi sa gratitude ? À Dieu ? Ou bien à son père qui, elle en était persuadée, guidait ses pas dans ce monde semé d'embûches ?

Elle referma les rideaux et, après avoir ôté son déshabillé en satin ivoire orné de dentelles assorti à sa chemise de nuit, elle se mit au lit,

Un candélabre d'argent dans lequel étaient fichées trois bougies était posé sur sa table de nuit, à côté de la bible que sa mère lui avait offerte pour son dixième anniversaire en lui faisant promettre d'en lire chaque soir un verset ou au moins une ligne.

Elle avait l'habitude de l'ouvrir au hasard puis, toujours au hasard,

de poser son doigt sur une ligne. Ce fut ce qu'elle fit ce soir— là.

Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira.

« Aucun autre passage de la Bible n'aurait pu être mieux approprié ! » pensa— t— elle, tout à fait rassérénée.

Elle était sur le point d'éteindre les bougies quand elle s'aperçut que sa porte s'ouvrait lentement. S'attendant à recevoir la visite de sa sœur, elle sourit.

Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, au lieu de Carolyn, elle vit le vicomte pénétrer dans la pièce....

Après avoir refermé soigneusement la porte, il s'avança à pas lents vers le lit.

— Que... que se passe— t— il ? balbutia— t— elle. Que... qu'est— il arrivé ?

Sans répondre, il s'approcha encore. Sa longue robe de chambre en velours bordeaux ornée de brandebourgs noirs lui donnait une allure militaire.

— Que se passe— t— il ? redemanda Amalita avec angoisse. Que faites— vous ici ?

— Vous ne m'avez pas dit bonsoir.

Amalita pâlit.

— Mon Dieu ! C'est donc pour cela que... Je vous prie de bien vouloir m'excuser. Bonsoir, milord.

— M'avez— vous ignoré délibérément ? Ou bien dois— je considérer cet oubli comme une invitation ?

La jeune fille le regarda avec stupeur.

— Une... une invitation ? Mais... mais vous...

Sidérée, elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas ! s'écria— t— elle.

— Vraiment ? demanda David en se rapprochant encore, un sourire aux lèvres.

Ce sourire fit presque peur à la jeune fille. Soudain, elle avait l'impression de se trouver sur un rivage inconnu... Un rivage plein de dangers, plein de surprises.

— A... allez— vous— en, balbutia— t— elle. Vous... vous n'avez pas le droit de venir ici, dans... dans ma chambre.

Sans cesser de sourire, David s'assit près d'elle sur le grand lit.

— Savez— vous que vous êtes très belle ? fit— il d'un ton caressant.

De plus en plus angoissée, Amalita bredouilla :

— Je... je vous en prie...

— Avec vos cheveux noirs défaits, vos bras blancs, la dentelle de votre chemise de nuit effleurant la naissance de vos seins...

Du bout des doigts, il frôla le cou de la jeune fille.

— Comme votre peau est douce...

Amalita se raidit.

— Milord, je vous en prie !

Où voulait— il donc en venir ? Pourquoi lui faisait— il tous ces compliments extravagants ?

— Oui, vous êtes très belle, reprit— il sans la quitter des yeux.

Sous son regard sombre, la jeune fille se sentait en même temps troublée et effrayée.

— Milord...

— Comment pourrais— je permettre à une aussi jolie femme de m'éviter ainsi ?

— Je.... je ne vous évite pas, prétendit— elle.

— Oh, si !

— Dans ce cas, je... je vous présente toutes mes excuses.

— Très bien, fit— il avec un rire léger.

— Et maintenant, je vous en prie, milord, partez ! Vous ne devriez pas être ici.

— Non ? murmura— t— il.

Amalita sentit les battements de son cœur s'accélérer follement.

— Non? fit— elle avec force. Si vous avez eu l'impression que je vous évitais, je vous assure que c'était involontaire. Je le répète : vous ne devriez pas être ici.

— Vous n'avez pas envie que nous parlions un peu, tous les deux ?

— Certainement pas maintenant! Quelle idée bizarre... Si vous souhaitez m'entretenir, pourquoi n'attendez— vous pas demain ?

David laissa échapper un petit rire.

— C'est pourtant tellement mieux quand nous nous trouvons seuls...

— Milord, je ne comprends pas...

— Ma chère Anna, je pense que je suis capable de vous rendre heureuse.

— Que... que voulez— vous dire ? Je vous en prie, milord, allez— vous— en ! Laissez— moi ! Vous ne devriez pas être dans ma chambre.

— Allons donc ! Je sais que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

— Comment pouvez— vous parler ainsi ?

— Parce que je connais les femmes, ma chère !

— Vous ne devriez pas être dans ma chambre, milord, répéta— t— elle . Ce n'est pas bien !

— Bah ! Qui le saura ? Nous n'aurons pas besoin de le crier sur tous les toits.

Amalita remonta le drap jusqu'à son menton et fixa son visiteur avec terreur.

— Vous... vous êtes devenu fou...

Il éclata de rire.

— N'ayez crainte! Je suis parfaitement sain d'esprit... et de corps !

— Je vous en supplie, milord, laissez—moi! Jamais je n'aurais pensé que... que vous pouviez entrer ainsi chez moi.

— Il ne s'agit pas d'une expédition bien compliquée! Ma chambre se trouve à deux pas de la vôtre — ce qui devrait bien nous arranger tous les deux! Je peux tout de même vous rendre une petite visite, non ?

— Non, milord ! s'écria la jeune fille avec désespoir.

— Quand une femme dit non, tout le monde sait que cela veut dire oui...

Amalita se demanda si ce n'était pas elle qui devenait folle. Comment était— il possible qu'elle se retrouve dans une pareille situation ?

— J'ai beaucoup pensé à vous aujourd'hui, Anna, reprit David.

— Milord!

— Maintenant que vous êtes veuve, vous devez vous sentir bien seule la nuit.

Amalita, qui était très pâle quelques instants plus tard, devint brusquement toute rouge.

— Milord, je vous en prie !

Avec une infinie douceur, il lui caressa les cheveux.

—Vous avez une chevelure magnifique... J'aimerais vous voir nue avec vos cheveux épars sur vos épaules et...

La jeune fille se rejeta brusquement en arrière en s'écriant d'une voix étranglée :

— Mi... milord!

Elle avait peur, mais en même temps la proximité de cet homme faisait s'accélérer follement les battements de son cœur. Jamais elle n'avait été aussi troublée de sa vie. Et, en même temps, jeûnais elle n'avait été aussi effrayée...

Elle fixa le vicomte avec anxiété. Ses yeux agrandis semblaient avoir envahi tout son ravissant visage.

Lorsque David se pencha, elle laissa échapper un petit cri de terreur.

— Allez— vous— en !

— Voyons, Anna...

— Allez— vous— en immédiatement! Oh! Comment avez— vous pu oser vous introduire ici ? Comment osez— vous me parler comme... comme cela?

David se rapprocha encore. Il souriait et dans son beau visage bien dessiné, ses yeux étincelaient d'une lueur que la jeune fille ne sut comment interpréter.

— Milord..., fit— elle dans un sanglot. Arrêtez, je vous en prie. Vous... vous savez que c'est mal !

— Mal ? répéta— t— il avec stupeur. Quelle idée !

— Milord...

— Toute la soirée, j'ai eu envie de vous embrasser, de vous caresser... Laissez— vous faire, vous vous sentirez tout de suite moins seule. Un petit baiser, Anna ! Un petit baiser de rien du tout...

— Je... je ne veux pas ! Laissez— moi ! Allez— vous— en, vous dis — je !

Sans tenir compte de ses protestations, David l'enlaça et chercha ses lèvres. Elle se débattit de toutes ses forces en détournant la tête et le baiser de David atterrit sur sa tempe...

— Vous me faites peur ! s'écria— t— elle dans un sanglot désespéré.

Le vicomte laissa brusquement retomber ses bras.

— Peur ? répéta— t— il avec stupéfaction.

Il posa un doigt sous le menton de la jeune fille pour l'obliger à relever la tête.

— Anna ?

Dans son regard sombre se lisait toute l'incompréhension du monde.

— Peur ?

Alors il s'aperçut que les lèvres de « lady » de Maulpin tremblaient. Elle était terrifiée...

— Mais c'est vrai ! s'étonna— t— il. Par exemple, je vous ai effrayée !

Il avait visiblement peine à en croire ses yeux et ses oreilles.

Amalita remonta encore davantage le drap sur ses épaules et le contempla avec effroi.

— Vous êtes si grand, si fort... Comment pourrais— je me défendre ? Mais je sais que... que mon père aurait été très choqué en apprenant que... que vous étiez capable de... de vous conduire aussi mal.

David se mit debout et rejeta ses cheveux en arrière d'un air perplexe. Lui qui avait toujours été accueilli à bras ouverts par celles qu'il avait décidé de combler de ses attentions... voilà que soudain, on lui résistait ?

Il avait visiblement peine à comprendre ce qui lui arrivait.

— Je n'ai jamais abusé d'une femme qui ne voulait pas de moi, déclara— t— il enfin d'un air penaud.

Tout en se dirigeant vers la porte, il ajouta :

— Je n'ai qu'une excuse... Je ne m'étais pas rendu compte que vous étiez différente.

L'instant d'après, il avait disparu.

Amalita se leva d'un bond et courut fermer la porte de sa chambre

au verrou une précaution quelle avait négligé de prendre jusqu'à présent, la jugeant complètement superflue.

Comment aurait-elle pu deviner, en effet, que le fils de son hôte s'introduirait chez elle sans même frapper?

Ses jambes la portaient à peine et elle avait envie de pleurer. Pendant quelques instants, elle demeura adossée au battant de la porte en tremblant de tous ses membres.

Ce qui venait de se passer lui semblait défier toute imagination. Pourtant, elle n'avait rien inventé ! David de Garlestone était bien entré dans sa chambre...

À pas lents, la jeune fille regagna son lit. Elle s'y allongea et, sans les voir vraiment, contempla les flammes vacillantes des bougies.

Que lui avait donc dit le vicomte en entrant ? Les sourcils froncés, elle tenta de s'en souvenir.

« Je ne lui avais pas souhaité le bonsoir... et il a pris cela pour une invitation ! Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? »

Était-ce ainsi que l'on se conduisait à Londres ? David de Garlestone la prenait-il pour... pour une autre lady Hermione ?

La jeune fille se raidit. Même si elle était toujours très candide, elle n'ignorait pas certaines choses de la vie. Elle savait que lady Hermione était très intime avec le vicomte.

« Tout comme Yvette l'était avec mon père... »

La colère la fit se dresser brusquement dans son lit.

— Mais comment a-t-il pu penser que j'allais me conduire de la même manière honteuse ?

Elle se souvint soudain que David de Garlestone la croyait veuve. Pour lui, elle n'était plus une jeune fille innocente comme Carolyn...

« Jamais il n'aurait eu l'idée de pénétrer ainsi dans la chambre de ma sœur ! »

Amalita se prit le visage entre les mains.

— Au fond, tout est ma faute !

Bourrelée de remords, elle poursuivit à mi-voix :

— J'ai prétendu être ce que je n'étais pas, j'ai donné une fausse idée de moi-même. Parce que je porte l'alliance de ma mère, que je me coiffe sagement et que je m'habille en noir, les gens me prennent pour une vraie veuve, pour une femme expérimentée, une femme ayant vécu...

Elle s'était introduite dans cette demeure sous une fausse identité, elle avait trompé le comte et son fils... et maintenant il ne lui restait plus qu'à faire face aux conséquences de ses actes.

— Oui, tout est ma faute, se redit-elle.

Et elle crut soudain entendre la voix de sa mère.

— C'est toujours une grave erreur de mentir. Tout d'abord, parce qu'on se sent coupable... et ensuite, parce que les conséquences d'un

mensonge peuvent se révéler dramatiques.

En prétendant être la belle— mère de Carolyn et la veuve de sir Frederick, Amalita était loin de se douter où cela pouvait l'entraîner !

La jeune fille passa une main tremblante sur son front brûlant.

« Après un semblable épisode, Carolyn et moi allons être obligées de quitter cette demeure... »

Mais quelle explication pourrait— elle donner au comte, lui qui s'était montré si bon pour elles ?

« Ce n'est pas possible ! se dit— elle avec agitation. Quoi qu'il m'en coûte, il me faut rester ! »

Mais comment réussirait— elle désormais à soutenir le regard de David de Garlestone ?

« Je n'ai qu'à me comporter comme si rien ne s'était passé, songea — t— elle. Oui, c'est la meilleure solution... Après tout, la maison est assez vaste ! Je pourrai l'éviter sans peine et m'arranger pour ne jamais me trouver seule avec lui. »

Cependant, froissé d'avoir été rejeté, il était capable d'insister pour qu'elle quitte cette demeure avec sa prétendue belle— fille !

Le comte de Garlestone ne manquerait pas, alors, de poser des questions...

« Que pourrais— je lui répondre ? » se demanda Amalita avec désespoir.

Puis elle tenta de se rasséréner. En dépit de cet... incident, David était un vrai gentleman.

« Avec un peu de chance, lui aussi fera comme si rien ne s'était passé... Et je peux être sûre qu'il rien parlera à personne. »

Quelque peu rassurée, elle éteignit enfin les bougies et s'endormit.

David de Garlestone allait et venait dans sa propre chambre, les mains crispées.

Comment avait— il pu se conduire avec une pareille suffisance ? Il ne doutait donc de rien ?

À vrai dire, la pensée qu'une femme pouvait rejeter ses avances ne lui était jamais venue à l'esprit. D'ordinaire, il n'avait qu'à lever le petit doigt pour qu'elles lui tombent dans les bras, déjà pâmées.

Et voilà que, pour la première fois, l'une d'elles l'avait repoussé !

« Cela semble à peine croyable, mais elle paraissait terrorisée ! »

Au début, il avait pris cela pour un jeu amoureux destiné à ajouter du piquant à leurs relations. Il n'avait donc pas eu l'idée de prendre ses protestations au sérieux... jusqu'à ce qu'il s'aperçoive quelle tremblait comme une feuille.

« Pourtant, ce n'est plus une jeune fille ! Elle a été mariée ! Elle devrait... »

Le comte fronça les sourcils. « Lady » de Maulpin était peut— être

veuve, mais tout dans son comportement donnait à penser quelle n'avait pas plus d'expérience de la vie et des hommes que sa jolie petite belle— fille.

« Bizarre ! Car avec un mari comme sir Frederick, elle a été... hum, à bonne école ! »

Avant son premier mariage, sir Frederick de Maulpin était de toutes les réceptions que donnait le comte de Garlestone.

David, qui à l'époque était encore un enfant, se glissait hors de sa chambre pour se poster sur le palier du premier étage. Blotti entre les balustrades, il pouvait voir les invités de ses parents entrer dans le hall. Il gardait un souvenir ébloui de l'ambiance des fêtes, avec les femmes en grande toilette et les messieurs en habit...

Sir Frederick, qui avait énormément de prestance, lui semblait le plus beau de tous. C'était aussi celui qui avait le plus de succès...

« Un peu comme moi maintenant », se dit David avec un petit rire.

Il se souvenait avoir vu, de la fenêtre de sa chambre, sir Frederick embrasser passionnément une très jolie femme près de la fontaine. La lune baignait le jardin d'une lueur argentée et cette scène avait paru à David des plus romantiques...

Très peu de temps après son mariage, sir Frederick s'était retiré à la campagne, au manoir de Maulpin.

David crut entendre la voix de « lady » de Maulpin. *Mon père aurait été très choqué...*

« Pourquoi n'a— t— elle pas dit : “ mon mari ” aurait été très choqué ? Ou bien "Frederick" aurait été très choqué ? Bizarre... »

Quand Amalita ouvrit les yeux, le lendemain matin, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé...

Était— il vraiment possible que le vicomte de Garlestone soit entré dans sa chambre et ait tenté de l'embrasser ? À ce souvenir, elle rougit violemment.

« Mon Dieu ! Comment vais— je réussir à me comporter comme si de rien n'était ? »

Se souvenant quelle avait poussé le verrou la veille, elle courut l'ouvrir. Sa femme de chambre aurait en effet trouvé bien étrange le fait qu'elle éprouve le besoin de s'enfermer pour la nuit !

Un quart d'heure plus tard, Rosy entra et alla tirer les rideaux.

— Bonjour, milady ! Je vais vous apporter votre petit déjeuner dans votre chambre pour que vous vous reposiez un peu plus.

— Oh, ce n'est pas la peine !

— Ordre de milord ! Il tient à ce que vous fassiez la grasse matinée, tout comme Mlle Carolyn et lui— même, d'ailleurs.

Amalita n'était pas fâchée de rester au lit... Non parce qu'elle se sentait spécialement fatiguée, mais parce que cela lui éviterait de

rencontrer David de Garlestone à la table du petit déjeuner.

On frappa à la porte. Rosy alla ouvrir et revint quelques instants plus tard avec un petit paquet drapé de blanc, noué d'un flot de rubans bleu pâle.

— Un cadeau pour vous, milady !

Surprise, Amalita défit les rubans et trouva une orchidée d'un blanc très pur. Une petite carte l'accompagnait

Pardonnez— moi, lut— elle.

Il n'y avait pas de signature mais la jeune fille n'eut aucune peine à deviner qui lui faisait cet envoi !

Elle se sentit devenir cramoisie. Quoi ? David de Garlestone lui présentait ses excuses ? Cela ne devait pas arriver bien souvent à cet homme arrogant !

« Il n'aurait pas pu s'y prendre mieux pour réparer, pensa— t— elle avec émotion. Cela s'appelle se conduire en gentleman... »

Le cœur battant, elle contempla l'orchidée blanche et soudain, sans véritable raison, elle se sentit infiniment heureuse.

Amalita regarda autour d'elle et se dit qu'il ne pouvait rien y avoir de plus joli au monde que cette salle de bal toute scintillante de lumières.

Une foule élégante s'y pressait, ainsi que dans les salons attenants. Les messieurs en habit à queue de pie faisaient un contrepoint aux femmes vêtues de somptueuses robes du soir de toutes les couleurs de l'arc— en— ciel. Certaines portaient des fleurs dans leurs cheveux, d'autres des pierres précieuses, et d'autres encore un diadème en diamants.

C'était le cas d'Amalita. Elle avait posé celui de sa mère sur ses bandeaux sombres en se disant que cela la vieillirait. En effet, seules les femmes mariées étaient censées porter un diadème.

Lorsqu'elle était descendue pour aider le comte à recevoir ses invités, celui— ci n'avait pas manqué de la féliciter.

— Vous êtes très belle, chère madame.

— Merci, milord.

— Quant à notre petite Carolyn, je parie qu'elle va faire tourner bien des têtes ce soir...

— N'est— ce pas le but recherché ? avait Lancé la jeune fille d'un ton léger.

Elle s'efforçait de paraître à son aise. Mais il lui était cependant bien difficile de prendre un air blasé quant tout était si nouveau pour elle! N'était— ce pas le premier bal auquel elle assistait ? Même si elle était censée avoir fait son entrée dans le monde depuis déjà de longues années...

Soudain, l'anxiété l'envahit. Et si un malencontreux hasard voulait que l'un des invités du marquis se souvienne que sir Frederick avait eu deux filles?

Elle se rassura vite. Ses parents avaient vécu loin du monde pendant de si nombreuses années que la plupart des gens, même ceux qui les avaient bien connus, devaient ignorer s'ils avaient eu des enfants...

Le comte avait demandé à Amalita et à Carolyn de se tenir près de lui au moment de l'arrivée des invités.

Carolyn reçut de nombreux compliments. Les personnes les plus

âgées, qui se souvenaient bien de sir Frederick, lui en parlèrent en termes émus.

— C'était l'homme le plus séduisant de Londres ! dit une femme aux cheveux gris.

Et elle soupira profondément, tandis que son regard se faisait rêveur...

Lorsque tous les invités furent arrivés, le comte donna une petite tape amicale sur le bras de Carolyn.

— Allez danser, maintenant, ma chère enfant !

La jeune fille hésita en regardant la piste sur laquelle s'élançaient déjà quelques couples.

— Danser ? C'est bien joli, milord... Mais je ne peux pas faire des entrechats toute seule !

Le comte éclata de rire.

— Ne comptez pas sur moi pour vous inviter, ma petite Carolyn. Mes rhumatismes m'ont fait beaucoup trop souffrir ces derniers temps. Si je me risquais ne serait— ce qu'un tour de valse, je serais perclus de douleur pendant des semaines...

Le joli visage de Carolyn se tendit.

— Ce que j'avais redouté va se passer ! glissa— t— elle dans l'oreille de sa sœur. Tu vas voir : je ferai tapisserie pendant toute la soirée !

— Ne parle pas trop vite !

Juste à ce moment— là, un jeune homme s'inclina devant la jeune fille.

— Tu vois bien ! chuchota Amalita.

Rayonnante, Carolyn se dirigea vers la piste au bras de son cavalier. Le neveu du comte, Timothy Lambton, arriva quelques secondes plus tard auprès d'Amalita. Il semblait hors d'haleine comme s'il venait de courir pendant des kilomètres.

— J'ai été retenu par une amie de ma mère. Le temps de lui donner en grand détail des nouvelles de toute la famille... et Carolyn est déjà partie !

Amalita sourit à ce jeune homme au visage ouvert et au sourire communicatif.

— Bah ! elle n'est pas allée bien loin !

Timothy jeta un coup d'œil vers la piste de danse où Carolyn virevoltait entre les bras de son cavalier.

— J'aurais tant voulu être le premier à la faire danser !

— Ne vous inquiétez pas : vous serez le second !

— À condition que j'arrive à temps. J'ai l'impression quelle sera très demandée ce soir. Avez— vous remarqué ? Les gens n'ont d'yeux que pour elle !

— C'est vrai qu'elle est bien jolie., fit Amalita dont le sourire

s'agrandit. Bonne chance, Timothy !

— Merci, madame.

Amalita elle-même ne manqua pas de cavaliers. L'orchestre était excellent et le chef savait alterner des airs très à la mode avec d'autres déjà plus anciens que les personnes d'un certain âge écoutaient avec plaisir.

Les portes— fenêtres de la salle de bal étaient ouvertes sur le jardin où l'on avait suspendu des lanternes chinoises.

Vêtue d'une robe en mousseline blanche ornée de petites roses que la gouvernante avait commandées spécialement chez le fleuriste qui avait décoré les salons, Carolyn était en effet le point de mire de tous les regards.

« Elle avait bien tort de s'inquiéter, pensa Amalita avec indulgence. Elle ne manque pas une danse ! »

Plusieurs personnes tinrent à venir lui dire combien sa belle— fille était charmante.

— Elle ressemble à sa mère, que j'ai bien connue autrefois, lui dit une dame d'un certain âge.

— Elle est ravissante... ajouta un vieux monsieur avec émotion.

— Et elle s'amuse comme une enfant ! dit une troisième personne d'un ton indulgent.

— En effet, renchérit une autre. Rien de sophistiqué chez elle.

— C'est la reine du bal ! s'exclama Timothy avec enthousiasme.

La taille bien prise dans son habit, portant avantageusement toutes ses décorations, David de Garlestone vint s'incliner devant Amalita.

— Dansez— vous, madame ?

Elle hésita une seconde. N'aurait— il pas dû inviter d'abord Carolyn ? Comprenant qu'elle ne pouvait pas décemment refuser l'invitation à danser du fils de leur hôte, elle suivit le vicomte sur la piste.

Dès les premiers pas, elle se rendit compte que c'était un danseur exceptionnel.

« Pourvu qu'il ne se rende pas compte à quel point je suis inexpérimentée ! » pensa la jeune fille.

Elle n'avait jamais dansé qu'avec son père, quand sa mère se mettait au piano...

— Tu es aussi légère qu'une plume entre mes bras, lui avait dit sir Frederick. Exactement comme l'était ta mère quand je l'ai invitée à danser pour la première fois. Après cela, j'ai eu l'impression que toutes les autres femmes pesaient des tonnes. Elles étaient si lourdes et si gauches... De vrais sacs pleins de pommes de terre !

Tout en dansant avec le vicomte, Amalita se demanda s'il la trouvait aussi légère qu'une plume ou aussi lourde qu'un sac de pommes de terre...

La danse terminée, il la ramena vers les salons.

— J'ai eu l'impression que vos pieds ne touchaient jamais le sol, déclara—t—il en s'inclinant. Vous ne dansiez pas, vous voliez.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis qu'il était venu l'inviter à danser. En guise de réponse, Amalita se contenta de sourire.

Baissant la voix, David demanda :

— Suis— je pardonné ?

Amalita se sentit devenir écarlate.

— Bien sûr... Merci pour l'orchidée.

David plongeait son regard dans celui de la jeune fille.

— J'ai pensé qu'elle vous ressemblait. Blanche, pure... parfaite en un mot!

La rougeur d'Amaîta s'accentua encore.

— Merci...

Sur ces entrefaites, un pair du royaume s'approcha de «lady » de Maulpin et lui fit quelques compliments bien tournés avant de l'inviter à danser.

«Où est passée Carolyn?» se demanda Amalita, un peu plus tard, en regardant autour d'elle.

Sa sœur ne semblait être nulle part en vue. Ni sur la piste de danse, ni dans les salons adjacents.

Sans vraiment s'inquiéter, Amalita commençait à se demander ce que cela signifiait.

« Où a— t— elle donc bien pu aller? J'aurais dû lui dire de faire attention et, surtout, de ne jamais accepter de s'isoler avec l'un de ses cavaliers... »

Amalita aurait été bien étonnée d'apprendre où se trouvait sa sœur.

Carolyn était allée se réfugier dans un petit salon désert. Les sourcils froncés, le visage boudeur, elle se tenait debout devant la cheminée en contemplant sans paraître le voir le grand bouquet de fleurs que l'on avait placé dans l'âtre.

À ce moment— là, la porte s'ouvrit sur Timothy Lambton.

— Ah ! Vous êtes ici, Carolyn ? Je vous cherchais partout... Que faites— vous toute seule ? Pourquoi ne dansez— vous pas ?

— Je me suis cachée...

Timothy ouvrit de grands yeux.

— Cachée ? Grand Dieu ! Et pourquoi donc ?

— Parce que je craignais que... votre cousin ne m'invite à danser.

— David ?

— Oui. Je... je ne veux pas danser avec lui.

Timothy se raidit.

— Pour quelle raison ?

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Il... il...

Incapable d'en dire davantage, elle baissa la tête.

— Que vous a— t— il fait ? demanda Timothy avec angoisse. Que vous a— t— il dit ?..

La jeune fille demeura silencieuse,

— Répondez— moi, Carolyn ! insista Timothy. S'il a eu le moindre geste déplacé, j'irai... euh, j'irai le provoquer en duel ! C'est que sa réputation de don Juan n'est plus à faire ! C'est un terrible séducteur qui s'imagine que toutes les femmes ne rêvent que de lui tomber dans les bras. Mais je ne veux pas qu'il vous touche ! Je ne veux pas...

— Il ne m'a rien fait ! s'écria Carolyn. C'est... votre oncle.

Cette fois, Timothy ne comprenait plus.

— Mon oncle? répéta— t— il avec stupeur. Ne me dites pas que mon oncle vous a manqué de respect, je n'en croirai pas un mot !

Carolyn laissa échapper un petit rire sans joie.

— Votre oncle? Me manquer de respect? Oh! Comment pouvez— vous penser une chose pareille ?

Timothy la fit s'asseoir sur un canapé et prit place à côté d'elle.

— Racontez— moi ce qui se passe, ma chère Carolyn. Je me rends compte que vous êtes bouleversée...

— Je. ..je ne devrais pas vous mettre au courant.

— Vous ne me faites donc pas confiance ?

— Si, naturellement. Mais... mais ce que m'a dit votre oncle m'a fait un tel choc !

Timothy prit les mains de la jeune fille entre les siennes

— J'ai peine à croire que mon oncle ait voulu vous bouleverser à ce point, Carolyn. Il y a certainement un malentendu... Répétez— moi exactement ses paroles ! Tâchez de ne rien oublier.

Vaincue, la jeune fille commença :

— Après... après avoir dansé plusieurs fois, je suis allée le trouver. « Milord, merci du fond du cœur pour ce bal splendide, lui ai— je dit. Je m'amuse énormément... »

— Qu'a— t— il répondu ?

— « J'espère que la prochaine fête que l'on donnera ici sera en l'honneur de votre mariage, ma chère Carolyn. »

D'une voix entrecoupée de sanglots, la jeune fille poursuivit :

— Et. . . et il a ajouté textuellement ceci : « Je sais que vous serez très heureuse avec David. »

Les larmes se mirent à couler sans retenue sur ses joues pâlies.

— Maintenant, je comprends pourquoi... pourquoi il se montrait si bon avec nous ! C'était parce que... parce qu'il espérait que j'allais épouser son... son fils! Mais je ne veux pas devenir la femme de David de Garlestone ? Je ne l'aime pas, il me fait peur!

Si Timothy ne disait plus rien, son visage assombri était plus

éloquent que de longs discours.

Soudain il se leva.

— Venez, Carolyn. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Sans lui poser de questions, elle le suivit dans le grand hall. Timothy ne se dirigea pas vers la salle de bal ni vers les salons, mais du côté opposé.

Es montèrent jusqu'au second étage, puis Timothy entraîna la jeune fille vers l'escalier en colimaçon qui menait au grenier. Enfin, il ouvrit une porte donnant sur le toit de l'hôtel particulier — un toit en terrasse dont une balustrade faisait tout le tour.

Oubliant son angoisse, Carolyn contempla avec admiration le splendide panorama qui se déroulait devant ses yeux. La Tamise qu'argentait le clair de lune, les arbres de Hyde Park, les maisons du Parlement, le palais de Westminster, la tour de Londres, la coupole néoclassique de la cathédrale Saint— Paul, et tous les ponts illuminés...

— Alors? demanda Timothy. Quelles sont vos impressions devant ce paysage ?

— Je pense que... qu'il est magnifique ! Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau.

À mi— voix — comme pour elle— même, ou bien comme si elle parlait à sa sœur — , elle ajouta :

— Comment pourrais— je dire ? Cette beauté me remplit le cœur, l'âme...

— C'est exactement ce que je ressens, fit Timothy avec émotion. Et maintenant; il faut que je vous dise quelque chose, Carolyn...

— Oui ? murmura— t— elle sans quitter la Tamise des yeux.

— Je veux devenir peintre. Mon professeur, qui est un artiste réputé, m'encourage dans cette voie. Je rêve de parcourir le monde pour reproduire sur la toile tous les paysages qui m'auront frappé. Comme celui— ci...

— Quelle excellente idée ! Mais avez— vous l'intention de partir... seul ?

— Si vous acceptez de m'accompagner, je ne le serai pas, Carolyn.

La jeune fille se tourna vers lui. Ses yeux s'étaient démesurément agrandis dans son visage éclairé par la lueur argentée de la lune.

— Ai— je... ai— je bien compris ? balbutia— t— elle. Ou est— ce que je rêve ? Vous... vous voulez que... que je vous accompagne dans... dans vos voyages ?

— Oui. Je n'avais pas l'intention de vous parler de cela aujourd'hui. Je souhaitais attendre quelques semaines, peut— être même la fin de la saison. Mais les événements m'ont obligé à précipiter mes aveux.

— Vos... vos aveux ?

— Je suis tombé amoureux de vous dès le premier instant, Carolyn.

— Pourquoi... pourquoi ne m'avez— vous rien dit ?

Il sourit.

— Vous êtes si jeune ! Vous ne connaissez encore rien de la vie et du monde. Je ne voulais pas vous accaparer... Il me semblait normal que vous vous amusiez et que vous rencontriez d'autres jeunes gens avant de vous engager.

Il serra les doigts de la jeune fille avec tant de force qu'elle réprima un léger cri de douleur.

— Mais je me rends compte maintenant que je ne veux pas vous perdre, poursuivit— il. Je tiens trop à vous pour cela.

Leurs yeux se rencontrèrent, s'accrochèrent.

— Voulez— vous m'épouser, Carolyn? demanda très bas Timothy. Je n'aurai pas de beau titre comme mon cousin David, sinon celui de lord Lambton. Quant à ma fortune, elle est loin d'être aussi importante que celle qui sera la sienne un jour. Mais je vous promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureuse.

— Oh ! Timothy !

Impulsivement, la jeune fille se jeta dans les bras du jeune homme. Il la serra contre lui.

— Je vous aime, murmura— t— il.

— Moi aussi, je vous aime ! s'exclama— t— elle, le visage rayonnant. Je l'ignorais jusqu'à présent... Je viens seulement de le comprendre! Je vous aime et... et c'est merveilleux !

— Merveilleux... fit Timothy en écho.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin, tandis que les échos de l'orchestre leur parvenaient, assourdis.

« Je me demande où est passée Carolyn ! » se demanda Amalita, de plus en plus inquiète.

Elle tenta de se rassurer : les pièces de réception étaient si vastes et si nombreuses ! Pendant qu'elle la cherchait dans un salon, sa sœur pouvait très bien se trouver dans la pièce voisine, ou encore devant le somptueux buffet qui avait été dressé dans la salle à manger.

« En tout cas, je suis bien contente que lady Hermione ne soit pas venue ! pensa la jeune fille. Je me demande si elle a été invitée... »

Probablement pas, car c'était le comte qui avait organisé cette fête, et il n'avait pas fait mystère de son aversion pour la belle maîtresse de son fils.

Amalita ignorait que peu de temps auparavant, un domestique était venu trouver David de Garlestone.

— Il y a à la porte une dame qui voudrait vous parler, milord.

Le vicomte haussa les sourcils.

«Qui peut bien venir à une heure pareille?» s'étonna— t— il.

Jugeant qu'il n'avait pas à poser une telle question à un serviteur, il se dirigea d'un pas vif vers le grand hall.

La porte était ouverte et il pouvait voir une voiture arrêtée devant le perron. Mais ce fut seulement lorsqu'il sortit qu'il reconnut la livrée que portait le valet de pied...

Ce dernier ouvrit la portière et le vicomte vit lady Hermione assise sur la banquette en velours capitonné... Littéralement couverte de diamants, elle était en robe du soir très décolletée, et un diadème étincelait dans ses cheveux sombres.

— Je suis venue à votre bal, mon amour, dit— elle en souriant. Mais je ne veux pas entrer seule, il faut que vous m'escortiez.

— Je crains que ce ne soit impossible, répondit le vicomte.

Le sourire de lady Hermione disparut.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce que ce n'est pas moi qui ai organisé cette fête, mais mon père, dans le but de présenter Carolyn aux amis de sir Frederick.

— Ah ! Et naturellement, le comte ne souhaite pas me recevoir! s'exclama lady Hermione avec amertume.

Son visage se durcit.

— David, cette demeure est aussi la vôtre. Vous ne pouvez pas m'interdire votre porte !

Craignant que le valet de pied n'entende leur conversation, le vicomte monta dans la voiture et ferma la portière.

— Maintenant, écoutez—moi, Hermione. Je...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus : elle venait de se jeter dans ses bras.

— Oh, mon amour ! murmura— t— elle. Mon cher, mon tendre amour... Comment pouvez-vous rester loin de moi ? Hier, je vous ai attendu et vous n'êtes pas venu ! J'étais dans un tel état de nerfs et de désespoir que je n'ai pas dormi de toute la nuit!

Le vicomte se dégagea.

— Nous ne parlons pas d'hier, Hermione, mais d'aujourd'hui. Vous n'ignorez pas que mon père a les plus grandes réserves à votre sujet.

— Pfff !

— Il désapprouve vos manières trop libres.

— Pfff !

— Cela le choque de voir que vous vous amusez à Londres pendant que votre mari se débat entre la vie et la mort à la campagne.

— Pfff!

— Hermione, soyez raisonnable !

Du ton d'une enfant habituée à ce qu'on lui passe tous ses caprices, elle s'écria :

— Raisonnable ? Moi ? Mais je ne l'ai jamais été de ma vie,

pourquoi commencerais— je maintenant ? Je veux aller à votre bai, David ! Escortez— moi dans les salons !

— N'y comptez pas, coupa— t— il d'un ton sec.

Plus doucement, il enchaîna :

— J'en suis navré, Hermione, mais je vous le répète, c'est impossible. Vous savez que vous ne serez pas la bienvenue à cette fête donnée en l'honneur d'une très jeune fille. Si mon père a évité délibérément de vous convier, il ne faut pas lui forcer la main.

— Quel affront !

Lady Hermione se redressa, les yeux étincelants de rage.

— Oh ! quel affront !

— Hermione...

— Me croyez— vous aveugle, David ? Je me rends compte que votre père cherche à vous faire épouser sa protégée ! Une provinciale bête comme ses pieds, tout juste sortie du pensionnat ! Ah, je vous souhaite bien du plaisir ! Vous allez vous ennuyer à mort avec cette petite oie blanche !

— Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas l'intention de me marier avant plusieurs années. Et, de toute manière, jamais je n'épouserai une personne que mon père juge...

— Mal ?

Le vicomte trouva plus sage de ne pas répondre. Lady Hermione se cacha le visage entre les mains et fit mine de pleurer.

— Comme vous êtes cruel ! Nous serions si heureux ensemble ?

— Pas si cela doit rendre mon père malheureux.

Le vicomte ouvrit la portière.

— Excusez— moi, mais je me dois aux invités de mon père, Hermione.

Sans même lui faire ses adieux, il sortit de voiture et gravit les marches du perron.

L'espace d'un instant, Hermione fut tentée de courir après lui et de pénétrer dans les salons. Le comte de Garlestone ne souhaitait peut-être pas la recevoir, mais il n'aurait quand même pas le front de la mettre dehors !

« Moi, la fille d'un duc, la femme de lord Buckworth ! » pensa— t— elle en se redressant fièrement.

Elle se souvint à temps que David détestait les scènes et jugea que ce serait une grave erreur de sa part de s'imposer ainsi.

Voyant que le valet attendait toujours ses instructions, elle lui ordonna d'un ton dur de la conduire chez un parvenu qui donnait tous les soirs des fêtes extravagantes. Dans son hôtel particulier décoré avec autant de faste que de mauvais goût, l'on jouait gros jeu... et l'on buvait trop.

Lady Hermione savait que la compagnie serait très mélangée, mais

assez douteuse...

Elle haussa les épaules.

— Et quelle importance ? marmonna— t—elle.

David avait peine à cacher sa fureur lorsqu'il regagna la salle de bal.

« Une seule femme au monde peut avoir l'audace de vouloir s'imposer à une fête à laquelle elle n'a pas été invitée ! »

Comment pouvait— il faire comprendre à lady Hermione que leur liaison était terminée ? Il savait maintenant que jamais il n'aurait dû avoir une aventure avec cette femme...

Au moment où David entra dans la salle de bal, il vit l'élégante silhouette de lady de Maulpin se profiler devant l'une des portes—fenêtres donnant sur le jardin. Les lumières des lanternes japonaises faisaient étinceler son diadème et elle paraissait immatérielle — un peu comme si elle venait de descendre du ciel.

Comme attiré par un aimant, David se dirigea vers elle.

« C'est une nymphe, une déesse... pensa— t— il avec une étrange émotion, Une femme, peut— être... Mais alors, une femme différente de toutes les autres ! »

Il était presque trois heures du matin quand les derniers invités prirent congé après avoir remercié chaleureusement le comte pour cette fête splendide.

— C'était très réussi, en effet, dit Amalita.

— Je crois que tous nos hôtes se sont bien amusés, déclara le comte en se frottant les mains avec satisfaction.

— J'en suis persuadé, renchérit David. Et vos invités étaient exactement ceux dont Carolyn devait faire la connaissance.

— Tout ceux qui avaient connu Frederick se souvenaient de lui ! s'exclama le comte.

Il se tourna vers Amalita qui se contenta de sourire en guise de réponse.

« Où est donc Carolyn ? » se demanda— t— elle pour la cinquantième fois peut— être.

Sa sœur aurait dû être là au moment du départ des invités !

À ce moment— là, elle vit Carolyn et Timothy dans le jardin. Main dans la main, tous deux regagnaient la maison. Un peu choquée par cette attitude, la jeune fille se demanda si elle devait réprimander sa cadette.

Sans se lâcher, les jeunes gens rejoignirent le petit groupe.

— Ah, vous voici, Carolyn ! s'exclama le comte.

D'un ton de reproche, il ajouta :

— Nos invités étaient bien déçus de ne pas pouvoir vous faire leurs

adieux.

— Excusez— moi, milord, mais j'étais avec Timothy, répondit— elle comme si cela expliquait tout.

Le comte adressa un coup d'œil interrogateur à son neveu. Avant que celui— ci ait le temps d'ouvrir la bouche, Carolyn déclara :

— Merci pour cette fête merveilleuse, milord. Je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier jour.

— Rien que cela ! fit le comte en riant.

— Oui ! J'ai vécu aujourd'hui le moment le plus important de ma vie.

En voyant sa sœur regarder Timothy avec adoration, Amalita commença à deviner ce qui s'était passé...

— Il faut que vous nous félicitez, mon oncle ! dit Timothy. Carolyn a accepté de m'épouser.

— T'é... t'épouser?

Le comte était visiblement sidéré. Il était évident que jamais il n'avait pensé à une semblable possibilité.

Carolyn s'approcha du vieil homme et, se haussant sur la pointe des pieds, l'embrassa sur la joue.

— Donnez— nous votre bénédiction, milord! Nous sommes si heureux.

Le premier instant de stupeur passé, le comte accepta la situation avec beaucoup de simplicité.

— Quelle surprise! s'exclama— t— il. Alors vous avez découvert que vous vous plaisiez et que vous vouliez vous marier, tous les deux? Eh bien... c'est parfait. Je vous souhaite tous mes vœux de bonheur.

— Nous parcourrons le monde. Je peindrai et Carolyn sera ma muse !

— Je suis sûre qu'un jour nous verrons tes œuvres dans les musées, mon garçon ! fit le comte avec un sourire indulgent.

— Avec l'appui de Carolyn, je me sens capable de soulever des montagnes !

Le comte éclata de rire.

— On ne t'en demande pas tant !

Carolyn se jeta au cou de sa sœur.

— Dis— moi que tu es contente! Timothy est si gentil... Je l'adore!

Amalita étreignit sa sœur.

— Bien sûr que je suis contente !

David tendit sa main à Timothy.

— Toutes mes félicitations ! Tu vas épouser une bien charmante personne !

— Merci, David.

— Il faut que nous pensions déjà aux cadeaux de noce ! s'exclama le vicomte en riant. Je suppose que mon père voudra que la réception

ait lieu ici... Une réception qui devra être encore plus somptueuse que celle d'aujourd'hui !

Carolyn sauta de joie.

— Accepterez— vous, milord ? demanda— t— elle au comte. Je l'espère, car je voudrais que ce soit vous qui me conduisiez à l'autel.

— Ce sera un grand honneur pour moi, répondit le comte de Garlestone en s'inclinant. Et maintenant, mes enfants, je crois qu'il serait temps que nous regagnions nos chambres respectives. J'avoue que je commence à me sentir fatigué.

— Nous le sommes tous, dit David. Allons vite nous reposer car demain, le travail ne manquera pas !

Son père lui adressa un coup d'œil étonné.

— Quel travail ?

David laissa échapper un petit rire.

— L'organisation du mariage de Carolyn et de Timothy, naturellement !

Le comte hocha la tête.

— Et ce ne sera pas une mince affaire ! lança— t— il avec bonne humeur.

Tout en gravissant l'escalier, Amalita se demanda si le comte était déçu de voir ses plans voués à l'échec. C'était probablement le cas, mais il avait eu l'élégance de ne pas le montrer.

« Certes, Carolyn aurait fait un bien plus beau mariage en épousant le vicomte ! pensa la jeune fille. Mais je crois quelle sera infiniment plus heureuse avec Timothy. Et je suis sûre que nos parents auraient aimé l'avoir comme gendre. »

Au moment où elle allait entrer dans sa chambre, David la rejoignit.

— Êtes— vous déçue ? demanda— t— il.

Elle sut tout de suite qu'il parlait du mariage de Carolyn.

— Pas du tout.

— Vraiment ? Je croyais que vous vouliez que votre belle— fille m'épouse.

— C'était l'idée de votre père, pas la mienne, répondit— elle simplement. Carolyn et Timothy s'aiment., Que peut— on souhaiter de plus ?

— Un nom, une fortune...

Amalita devina qu'il cherchait à la provoquer. Elle lui adressa un coup d'œil plein de commisération.

— Il y a d'autres choses dans la vie, milord. Tout ce que j'espère, c'est que Carolyn soit aussi heureuse que ses parents l'étaient.

Avec ferveur, comme pour elle— même, elle ajouta :

— Selon moi, il n'y a rien de plus important que l'amour.

Gênée de s'être laissée aller à parler avec son cœur, elle murmura :

— Bonsoir, milord !

Sur ces mots, elle entra dans sa chambre et lui ferma la porte au nez.

Une fois seule, elle se demanda si elle ne s'était pas montrée trop brusque.

« Tant pis ! se dit— elle. Au moins, j'ai dit ce que je pensais. »

Un peu plus tard, tout en se mettant au lit, elle se demanda si c'était de l'amour que David de Garlestone éprouvait pour lady Hermione...

« J'ai peine à le croire... Je me demande comment un homme aussi séduisant peut perdre son temps avec cette femme. »

Elle ferma les yeux et l'image du vicomte s'imposa à elle. Et quand elle s'endormit enfin, ce fut pour rêver de lui...

Amalita se réveilla beaucoup plus tard que d'habitude, ce qui n'était guère étonnant car elle s'était couchée à une heure très tardive.

Elle était en train de prendre son petit déjeuner au lit lorsque Carolyn entra dans sa chambre après avoir frappé un léger coup à la porte.

— Bonjour, Am... euh, bonjour, belle— maman.

La jeune fille vint embrasser sa sœur.

— Comme je suis heureuse ! Heureuse, si heureuse que j'ai l'impression que mon cœur va éclater !

Amalita sourit.

— Ma chère petite Carolyn... fit— elle avec émotion.

— Timothy va me présenter aujourd'hui à ses parents. Ils étaient en France, d'où ils sont rentrés seulement hier soir. C'est pour cela qu'ils n'étaient pas à la réception.

Un peu anxieuse, Carolyn murmura :

— Pourvu que je leur plaise !

— Moi, je suis sûre qu'ils seront enchantés du choix de leur fils, assura Amalita.

— Puisses— tu dire vrai !

— Cela ne t'ennuie pas trop si je reste là— bas pour dîner ? Timothy voudrait me montrer son atelier de peinture...

— C'est tout naturel.

Après une pause, Amalita ajouta :

— Il vous faudra dire à lord et à lady Lambton que, même si vous avez pris votre décision très vite, vous vous aimez vraiment...

Carolyn adressa un coup d'œil mutin à son aînée.

— Cela ne se voit pas ?

— J'avoue que... si.

— J'ai de la chance ! s'exclama la jeune fille avec vivacité. Oh, j'ai tellement de chance ! Si tu savais comme c'est merveilleux d'aimer !

Amalita ne répondit pas. Elle se disait que ce grand bonheur ne lui arriverait probablement jamais. Après le mariage de sa sœur, il ne lui resterait plus qu'à retourner au manoir de Maulpin. Là— bas, elle se fanerait doucement, tandis que les années s'écouleraient lentement — très, très lentement...

Soudain, une autre pensée la frappa et elle pâlit.

« Maintenant, il va falloir expliquer aux parents de Timothy notre supercherie ! Mon Dieu ! Quelle sera leur réaction lorsqu'ils apprendront que je suis la sœur de Carolyn et non sa belle— mère ? »

Elle serait également obligée d'apprendre la vérité au comte de Garlestone. Et bien entendu, ce dernier mettrait son fils au courant...

Amalita se raidit en imaginant la réaction de David de Garlestone. Déjà, elle voyait son regard ironique, son sourire cynique. Déjà, elle entendait ses réflexions sarcastiques...

— Il... il va falloir parler à... à Timothy de... de nos véritables liens de famille, balbutia— t-elle. Tu ne lui as encore rien dit ?

— Oh, non ! je tenais à te consulter auparavant... Mais je crois que nous ne pourrons pas faire autrement que de tout révéler.

— Bien entendu.

— De toute manière, je n'aime pas les secrets ni les mensonges ! s'exclama Carolyn.

Amalita baissa la tête.

— Moi non plus.. .Mais je n'ai pas trouvé d'autre solution pour que tu aies ta saison à Londres.

— Je sais bien que tu as agi pour le mieux. Et je sais aussi que ce n'est pas à Maulpin que j'aurais pu rencontrer mon cher Timothy !

— Tu as raison.

— Que feras— tu une fois que je serai mariée, ma chère grande sœur ? reprit Carolyn. Y as-tu déjà pensé ?

— J'avoue que... euh...

Amalita réussit à sourire.

— Oh, je ne le sais pas encore ! lança— t— elle d'un ton léger.

Elle ne voulait pas gâcher le bonheur de sa cadette en lui apprenant que, une fois la vérité mise au jour, elle ne pouvait envisager de prolonger son séjour à Londres, pas plus comme la fille de sir Frederick de Maulpin que comme sa femme.

Carolyn se dirigea d'un pas dansant vers la porte.

— Il faut que je me sauve, Timothy ne va pas tarder à venir me chercher.

— Où habitent ses parents ?

— À Wimbledon.

— Comment vous rendrez— vous là— bas ?

— Timothy m'a dit qu'il prendrait la voiture de son père.

Amalita se demanda si sa sœur devait être chaperonnée.

«Ce n'est pas vraiment la peine, maintenant qu'elle est fiancée et qu'elle se rend chez ses futurs beaux— parents. »

— Je me sauve ! s'écria Carolyn.

Du bout des doigts, elle envoya un baiser à sa sœur.

— Passe une bonne journée, ma chère Amalita.

— Merci, ma petite Carolyn. Toi aussi.

La jeune fille laissa échapper son rire en cascade.

— Est—ce la peine de me le souhaiter ? Désormais, toutes mes journées seront merveilleuses...

Après s'être préparée, Amalita descendit. Elle trouvait étrange de ne plus rien avoir à faire. Ce matin, elle n'avait pas besoin d'accompagner sa sœur à Bond Stréet. Certes, il lui faudrait acheter le trousseau avant le mariage...

« Mais j'ai bien le temps de penser à cela ! »

Le majordome lui apprit que le comte se trouvait au salon et la demandait.

— Il faut que nous parlions du mariage de ces deux enfants, chère madame, lui dit— il après l'avoir saluée. J'ai l'intention de leur offrir un petit hôtel particulier à Londres. Ils pourront s'y installer tout de suite après leur voyage de noces.

— Vous êtes trop bon, milord. Mais j'ai cru comprendre que Timothy voulait parcourir le monde.

— Il n'a pas pour autant l'intention de mener l'existence d'un gitan ! Voyez— vous Carolyn sur les routes par toutes les saisons ?

— Certes non !

— Je pense qu'ils se contenteront de voyager pendant quelques mois chaque année. Puis ils seront bien contents de revenir à Londres ; surtout si des enfants s'annoncent.

— Tout a été si vite ! s'exclama Amalita. Hier soir encore, Carolyn assistait à son premier bal... Et aujourd'hui vous parlez de ses futurs enfants !

— Tout va à une allure folle de nos jours, je vous l'accorde. D'ailleurs ne suis— je pas le premier à m'en plaindre ?

Le comte se carra dans son fauteuil.

— Donc, voici votre belle— fille fiancée... Son bonheur fait plaisir à voir.

— Oh, oui !

— Et en toute honnêteté, je dois admettre qu'elle s'entendra beaucoup mieux avec quelqu'un comme Timothy qu'elle ne se serait entendue avec mon fils, enchaîna le comte.

Il laissa échapper un petit soupir avant d'ajouter :

— C'est dommage, mais l'on ne peut pas influencer les sentiments des gens.

— Heureusement !

— Peut— être... Il n'empêche que je me retrouve avec le même problème. L'infatuation de David pour une femme qui ne lui convient pas du tout...

— J'ai été très soulagée de ne pas la voir parmi les invités hier soir.

— Moi aussi ! Je craignais que David n'insiste pour que je lui

envoie un carton. À ma grande surprise, il n'en a même pas parlé.

— Peut— être commence— t— il à en avoir assez d'elle?

— Ce serait trop beau ! grommela le comte.

Il se leva et alla s'adosser à la cheminée.

— J'avais mal jugé la situation en espérant qu'il pouvait s'intéresser à votre belle— fille. Carolyn est beaucoup trop jeune pour lui...

— Elle est encore tellement enfant, aussi !

— Mais elle est bien jolie ! Je me disais que David ne pouvait pas manquer d'être séduit par sa beauté, par sa candeur...

De nouveau, il soupira.

— Tant pis ! Parlons maintenant de vous. Qu'avez— vous l'intention de faire après le mariage de votre charmante belle— fille ?

Amalita se rendit compte qu'ils s'aventuraient là sur un terrain dangereux.

— J'avoue que je n'en sais rien encore, répondit— elle d'un ton neutre. Pour le moment, c'est surtout à Carolyn que je pense. Il faut organiser son mariage, prévoir son trousseau...

Avec un sourire forcé, elle déclara :

— Je songerai à moi ensuite !

Sa sœur ne devant pas rentrer avant une heure tardive, Amalita se sentait bien seule...

Elle passa la journée à lire dans sa chambre. De temps en temps, elle allait à la fenêtre et contemplait les petits nuages blancs qui s'effiloçaient dans le ciel.

« Voilà la vie qui m'attend désormais », se disait— elle avec mélancolie.

Puis elle s'en voulait de s'apitoyer sur son sort. N'avait— elle pas choisi de se sacrifier pour sa sœur?

« Je ne vais tout de même pas avoir de regrets ! Si nous étions restées à la campagne, nous serions toutes deux devenues des vieilles filles... faute de prétendants. Au moins, Carolyn a échappé à ce triste avenir. »

À l'heure du dîner, elle s'étonna de voir que le couvert était seulement mis pour deux.

— Votre fils n'est pas rentré ? demanda— t— elle au comte.

— Non, il a envoyé un message dans l'après— midi afin de dire qu'on ne l'attend pas pour dîner.

« Il doit être avec lady Hermione », se dit Amalita.

Et, sans raison, cette pensée la rendit très étrangement triste.

Après le repas, ils se rendirent dans un petit salon qui donnait sur la terrasse baignée par la lueur argentée de la lune.

— Je suis sûre que votre jardin est le plus romantique de tous ceux

de la ville ! s'exclama Amalita.

— Sans fausse modestie, c'est aussi mon avis. Hélas, chère madame, je suis trop âgé pour être romantique, sinon dans mes souvenirs... et dans mes rêves !

À ce moment— là, la porte s'ouvrit.

Amalita leva les yeux, s'attendant à voir apparaître le vicomte. Mais au lieu de David, ce fut lady Hermione qui fit une entrée spectaculaire dans la pièce.

Elle portait une robe en soie noire soulignée de galons en dentelle blanche et un grand chapeau orné de plumes d'autruche.

Sans même adresser un regard à Amalita, lady Hermione se dirigea droit vers le comte de Garlestone.

— Je viens d'apprendre, milord, que mon pauvre mari est au plus mal. J'ai donc décidé de suivre vos conseils et de me rendre au château de Buckworth.

Le comte se leva et s'inclina.

— Vous n'auriez pas pu prendre de meilleure décision, madame.

— Avant mon départ, j'ai voulu vous apporter un présent pour vous remercier du délicieux dîner auquel vous m'avez conviée l'autre soir.

— C'est trop aimable à vous.

— J'ai été tellement bouleversée en apprenant que l'état de mon pauvre mari avait encore empiré que, je l'avoue à ma grande honte, je n'ai pas trouvé une seconde pour vous écrire... Au lieu d'une lettre, je vous apporte une bouteille du meilleur porto de Lionel. Un vieux porto très apprécié des connaisseurs.

— Merci infiniment, dit le comte en prenant la bouteille qu'elle lui offrait.

— Promettez— moi de garder pour vous cet excellent vin de Porto et de n'en offrir à personne.

Le comte parut surpris.

— Ce serait très égoïste !

— Pas du tout. J'ai toujours entendu mon mari dire que les jeunes gens ne savaient pas apprécier ce vin comme il convenait...

Elle éclata de rire.

— Il prétendait que c'était donner des perles aux cochons !

Amalita remarqua que lady Hermione parlait déjà de son mari au passé...

Le comte hocha la tête en contemplant l'étiquette poussiéreuse.

— Je suis assez connaisseur en porto pour me rendre compte que vous me faites un cadeau de roi ! Comment vous remercier ?

— Mais c'est moi qui dois vous remercier pour m'avoir invitée à dîner. David m'a dit combien vous aimiez le porto et j'ai pensé que cette bouteille était le cadeau rêvé pour un véritable amateur.

Elle le menaça gentiment du doigt.

— Mais gardez— la pour vous !

— Pas de perles aux cochons, j'ai bien compris, fit le comte en riant.

— Ne m'en veuillez pas si je ne puis m'attarder davantage. Ma voiture m'attend pour me conduire au château de Buckworth.

Elle eut un geste théâtral de la main.

— Adieu, cher ami ! lança— t— elle en se dirigeant vers la porte. Adieu...

Pendant sa brève visite, elle avait ignoré souverainement Amalita — ce qui, à vrai dire, ne surprenait guère la jeune fille.

Avec sa courtoisie habituelle, le comte escorta sa visiteuse jusqu'au perron.

Restée seule, Amalita s'approcha de la bouteille que le comte avait posée sur une table et la contempla avec inquiétude. Il lui était arrivé souvent d'avoir des prémonitions...

Or, cette fois, un sixième sens l'avertissait que son hôte courait un grave danger.

« Je suis sûre que lady Hermione a ses raisons pour faire un tel cadeau à milord », pensa-t-elle.

Le comte ne tarda pas à la rejoindre.

— Quelle surprise! s'exclama— t— il. Je n'aurais jamais pensé que cette femme était capable d'attentions aussi délicates.

Il reprit la bouteille et en examina l'étiquette.

— C'est le meilleur porto qui soit ! Je sais que Buckworth est un grand connaisseur de ce vin...

Il adressa un sourire amusé à Amalita.

— Même si lady Hermione m'a bien recommandé de n'en offrir à personne, je suggère que nous le goûtions tous les deux.

Sans réfléchir, Amalita s'écria :

— Non, non ! surtout pas... N'y touchez pas, n'en buvez pas une goutte !

Le comte la regarda avec stupeur.

— Voyons, chère madame...

Amalita se prit le visage entre les mains dans un geste égaré.

— Je dois vous paraître un peu folle... murmura—t—elle. Mais j'ai un mauvais pressentiment.

— Comment cela ?

— Cela va vous paraître ridicule, je le sais.

— Mais non, fit— il poliment. Mais non...

— Voyez— vous, j'ai très souvent eu des intuitions de ce genre, et la plupart du temps elles se sont révélées justes. Je sens que si vous buvez ne serait— ce qu'un doigt de ce porto, vous serez si malade que... que vous pourrez en mourir.

Le comte sourit.

— Je sais qu'il faut se méfier de lady Hermione, mais je ne la crois tout de même pas capable de m'empoisonner !

Amalita se tordit les mains.

— J'exagère peut-être sa malveillance ? Quoi qu'il en soit, milord, je sens qu'elle vous veut du mal.

— Bah !

— Aussi, je vous en supplie, insista la jeune fille, ne touchez pas à ce porto !

— Vous vous faites des idées !

— Jetez ceci !

— Quel gaspillage ! Je n'ai bu qu'une fois dans ma vie de ce porto très rare et je ne veux pas manquer l'occasion d'y goûter une seconde fois.

Dans un éclat de rire, le comte ajouta :

— Ce serait un crime de jeter une aussi vénérable bouteille !

Amalita joignit les mains.

— Je vous en supplie, milord, n'y touchez pas ! répéta-t-elle.

Voyant qu'il ne semblait guère convaincu, elle comprit qu'elle devait absolument trouver des arguments pour le persuader.

— Ne prenez pas mes craintes à la légère, milord. La manière dont lady Hermione vous disait « adieu » m'a beaucoup inquiétée. .. Et je sens que son cadeau représente un danger. N'oubliez pas que j'ai déjà eu des avertissements de ce genre.

— Racontez— moi cela, chère madame, fit le comte avec indulgence.

— La première fois, c'est arrivé quand j'avais six ans. Je montais mon poney dans un pré quand j'ai deviné que ma Nanny était en danger... Alors je me suis mise à hurler de toute la force de mes poumons. Et mon père est arrivé en courant — juste à temps pour empêcher un taureau furieux d'encorner ma Nanny.

— Vraiment ?

— Mais oui... Un autre jour, mon père avait prêté un cheval à l'un de ses amis. Quand j'ai vu ce dernier se mettre en selle, je me suis agrippée à la manche de mon père. « Je vous en prie, père, ne le laissez pas monter ce cheval, il va faire une chute »

— Que s'est-il passé ?

— Mon père n'a pas voulu m'écouter. Je crois encore l'entendre : « Ne dis pas de sottises, voyons ! »

— Et que s'est-il passé ?

— Le cheval s'est emballé, l'ami de mon père a vidé ses étriers et... et s'est rompu les vertèbres cervicales.

— Seigneur !

Le comte contempla la bouteille d'un air perplexe.

— Vous êtes très persuasive, murmura— t— il enfin. J'avoue cependant que j'ai peine à croire lady Hermione capable d'en venir au meurtre !

Il ouvrit les mains dans un geste éloquent.

— Et pourquoi souhaiterait— elle ma mort ?

— Son mari n'a plus longtemps à vivre, murmura la jeune fille. Une fois veuve, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour épouser votre fils. Or elle sait que vous êtes opposé à un tel mariage. Ne représentez— vous pas le seul obstacle l'empêchant d'arriver à ses fins ?

— Soit ! Mais je ne peux pas imaginer que...

Laissant sa phrase en suspens, le comte secoua la tête.

— Ce serait invraisemblable !

— Que puis— je dire, que puis— je faire pour parvenir à vous convaincre que vous êtes en danger ? demanda Amalita avec désespoir.

— J'ai une idée !

Le marquis se leva, se dirigea vers l'une des portes— fenêtres et appela le jardinier qui était venu arrêter les jets de la fontaine; comme tous les soirs.

— Bonsoir, Sam !

— Bonsoir, milord, répondit le jardinier en touchant la visière de sa casquette.

— Avez— vous réussi à attraper des souris dans le piège que vous avez fabriqué la semaine dernière?

— Pas de souris, milord, non. Mais je viens de voir qu'un gros rat s'y est fait prendre.

— Quelle horreur !

— J'espère qu'il n'y en a pas d'autres dans le jardin. C'est qu'ils seraient capables d'entrer dans la maison ! Je suis sûr qu'ils se plairaient bien dans l'office et le garde— manger !

— Quelle horreur ! répéta le comte.

— Ne vous inquiétez pas, milord. Je veille !

— Très bien, Sam. Voulez— vous m'apporter ce rat?

Le jardinier regarda son maître avec stupeur.

— Milord veut que...

— Que vous m'apportiez le rat qui vient de se faire prendre au piège.

— Mais...

— Vous avez parfaitement compris, Sam. Apportez— moi également des appâts.

— Eh bien, si vous y tenez, milord, fit Sam sans beaucoup d'enthousiasme.

Il avait l'air de penser que le comte avait perdu la tête...

— J'y vais tout de suite, dit— il en tournant les talons.

Il revint quelques minutes plus tard avec une longue boîte en bois et fil de fer.

— Voilà, milord. Mais méfiez— vous! Ce rat est capable de mordre cruellement.

— Ne vous inquiétez pas, Sam, je ferai attention.

Le jardinier tendit ensuite à son maître un sac en papier.

— Et là— dedans, vous avez la viande que la cuisinière m'a donnée pour que je m'en serve comme appât.

— Merci, Sam.

Comprenant alors que le jardinier paraissait se poser des questions sur l'état de sa santé mentale, le comte sourit.

— Voyez— vous, je crains que les rats n'entrent dans la maison... Je vais déposer ce piège à la porte!

Sam parut tout de suite rassuré.

— Ah, très bien, milord ! Bonsoir, milord.

— Bonsoir, Sam.

Ce dernier toucha de nouveau la visière de sa casquette et s'éloigna.

Le comte transporta le piège dans le salon. Quand Amalita vit qu'il contenait un gros rat, elle frissonna. Elle avait toujours eu horreur de ces rongeurs...

Le comte ouvrit le sac en papier et en sortit un morceau de viande fraîche. Puis il alla chercher dans le petit coffret à liqueurs un verre qu'il remplit du porto que venait de lui offrir lady Hermione.

Amalita ne songeait pas à protester: elle avait compris ce qu'il voulait faire...

Le comte contempla le porto dans la lumière d'un candélabre.

— Ah ! Une belle couleur, murmura— t— il. La couleur rubis foncé du vin vieux.

«Je me suis peut— être trompée?» pensa la jeune fille.

Malgré tout, elle demeurait très inquiète. En retenant sa respiration, elle vit le comte mettre la viande à tremper dans le verre de porto.

Ensuite, il ouvrit la porte du piège et y jeta l'appât que le rat vint aussitôt renifler.

A la fois fascinée et dégoûtée, Amalita vit l'animal hésiter.

« S'il refuse d'y toucher, l'expérience n'aura servi à rien et le comte se moquera de moi... » pensa— t— elle.

Le rat se décida enfin à mordre dans la viande. Puis il recula, probablement étonné par ce goût inhabituel.

Amalita crispa ses mains l'une sur l'autre avec tant de force que ses ongles pénétrèrent dans sa peau.

L'animal était retourné à l'autre bout du piège. Poussé par la faim,

il revint en trotinant vers l'appât que, cette fois, il avala en quelques bouchées.

Et rien ne se produisit...

« Je me suis rendue complètement ridicule ! » se dit Amalita en soupirant.

Le rat continuait à renifler autour de l'endroit où le comte avait posé la viande. Il se comportait tout à fait normalement... Ce qui n'aurait pas été le cas si lady Hermione avait apporté au comte de Garlestone une bouteille de porto empoisonné.

— Je suis navrée de... commença Amalita.

Elle s'interrompit. Le rat venait de pousser un petit couinement, puis il s'effondra sur le flanc et demeura immobile.

Il était mort.

À ce moment— là, la porte s'ouvrit et David entra. Sans réfléchir, Amalita courut vers lui et se jeta dans ses bras.

— Elle a voulu le tuer! s'écria— t— elle. Elle... Oh ! C'est horrible ! C'est...

Sa voix se brisa et elle cacha son visage au creux de l'épaule du vicomte. Ce dernier la prit par la taille et se tourna vers son père.

— Que signifie tout cela ? Qu'est— il arrivé ?

Le comte fixait le rat mort d'un air médusé.

— Père ? Qu'est— il arrivé ? redemanda David.

Avec un visible effort, le comte détacha enfin son regard du rongeur qui gisait dans le piège.

— Lady Hermione est venue m'apporter un présent, déclara— t— il d'une voix qui tremblait un peu. Une bouteille de vieux porto... J'étais sur le point d'en déguster un verre quand lady de Maulpin m'en a empêché. Elle avait le pressentiment que ce porto avait été empoisonné.

Après avoir regardé le rat mort, puis la bouteille de porto, David comprit sans peine ce qui s'était passé.

— Lady de Maulpin m'a sauvé la vie ! s'exclama, le comte

David secoua la tête avec stupeur.

— Comment Hermione a— t— elle pu agir ainsi ? Il faut qu'elle soit devenue folle... Vous dites quelle est venue elle— même ?

— Oui. Elle m'a expliqué que l'état de son mari s'était encore aggravé et qu'elle était en route pour le château de Buckworth.

— Sous quel prétexte vous a— t— elle fait ce cadeau ?

— Pour me remercier de l'avoir invitée à dîner l'autre jour. Cette bouteille faisait partie de la réserve de son mari, un connaisseur, m'a— t— elle dit... J'apprécie moi aussi le vieux porto et, en examinant l'étiquette, j'ai tout de suite vu qu'il s'agissait de l'un des meilleurs vins de Porto ! Et elle a bien insisté pour que je le boive seul, sans en offrir à qui que ce soit...

— Sous quel prétexte ?

— Elle disait que les gens ne sauraient pas l'apprécier et que ce serait — je cite ses propres mots — , donner des perles aux cochons !

Le comte s'empara de la bouteille ainsi que du piège et se dirigea vers le jardin.

— Mieux vaut que personne ne sache ce qui vient de se passer, dit — il avant de sortir. Le drame est évité et nous n'allons pas traîner lady Hermione devant les tribunaux ! Je vais me débarrasser de tout cela...

Après son départ, David grommela :

— Je préviendrai quand même mes amis de Scotland Yard en leur demandant de surveiller discrètement les faits et gestes de cette femme diabolique !

Amalita leva les yeux vers David.

— Elle... elle a voulu tuer votre père, balbutia— t— elle. Je l'avais deviné, mais il ne voulait pas me croire. Il pensait que j'étais devenue folle...

— Mais vous avez malgré tout réussi à le persuader que votre pressentiment ne vous trompait pas ! Vous lui avez sauvé la vie !

David se pencha et, tout naturellement, ses lèvres rencontrèrent celles d'Amalita. La jeune fille sentit les battements de son cœur s'accélérer follement tandis qu'elle avait l'impression d'évoluer dans un monde inconnu, un monde où tout n'était que douceur et volupté.

Les yeux clos, elle s'abandonnait entre les bras de David.

« C'est cela, l'amour », pensa— t— elle confusément.

David releva la tête et la contempla avec ferveur.

— Comme vous êtes belle... fit— il d'une voix pleine d'émotion. Je vous aime.

Et il lui reprit les lèvres dans un baiser sans fin. Combien de temps ce baiser dura— t— il ? Quelques instants... ou bien quelques heures ? Transportée au septième ciel, Amalita aurait été bien incapable de le dire.

David releva de nouveau la tête et lui adressa un tendre sourire.

— Mon ange adoré... Comment pourrais— je jamais vous remercier d'avoir sauvé la vie de mon père?

La jeune fille pâlit.

— J'ai pu l'empêcher de boire ce porto empoisonné... Mais si lady Hermione veut sa mort, elle est tout à fait capable de tenter autre chose.

Amalita frissonna.

— J'ai cru que j'allais m'évanouir quand j'ai vu ce rat s'effondrer après avoir mangé la viande que votre père avait trempée dans le porto.

— Ne pensez plus à cela, mon adorée.

— Si votre père n'avait pas eu l'idée de tenter cette expérience, ce serait lui maintenant qui...

David lui effleura les lèvres d'un léger baiser en répétant :

— Ne pensez plus à cela !

— Lorsqu'elle se rendra compte que sa première tentative a échoué, elle va trouver autre chose et...

— J'ai une excellente idée pour l'empêcher de recommencer dit le vicomte. Mais il faudrait que vous m'aidiez... Acceptez— vous ?

— Vous pensez bien que oui !

— Ma solution est extrêmement simple. Voyez— vous, Hermione veut m'épouser...

— Et si elle souhaite la mort de votre père, c'est parce quelle sait qu'il est opposé à un tel mariage:

— En effet. Mais il y a une parade !

— Laquelle?

— Si j'étais déjà marié, Hermione serait bien obligée d'admettre qu'elle a perdu la partie ! Voulez— vous m'épouser, mon amour ?

Amalita eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

— Vous... vous voulez...

— Que vous deveniez ma femme, mon ange.

David resserra son étreinte.

— Je ne pense pas seulement à sauver mon père... Si vous acceptiez de m'épouser, vous feriez de moi le plus heureux des hommes. Je vous aime...

Amalita se sentit soudain glacée.

— Moi aussi, je vous aime, avoua— t— elle. Mais je... je ne peux pas vous épouser.

David lui caressa les cheveux avec une infinie tendresse.

— Et pourquoi pas, mon ange ? N'avez— vous pas encore compris que nous étions faits l'un pour l'autre?

Elle baissa la tête.

— Ce n'est pas possible... Parce que je vous ai menti. Je ne suis pas celle que j'ai prétendu être.

David parsema le visage de la jeune fille d'une pluie de baisers aussi légers que l'aile d'un papillon.

— Moi, je sais qui vous êtes ! déclara— t— il. Vous êtes Amalita, la fille aînée de sir Frederick de Maulpin.

Elle leva vers lui ses magnifiques yeux émeraude dans lesquels se lisait une stupeur sans nom.

— Co... comment avez— vous deviné cela ?

David sourit.

— Vous m'avez intriguée dès le premier jour de votre arrivée. J'ai tout de suite eu l'impression que vous cachiez quelque chose.

Sentant la jeune fille se raidir dans ses bras, il l'étreignit.

— Oh ! vous ne pouviez rien cacher de mal ! Il suffisait de vous voir pour le comprendre.

— Mais co... comment avez— vous deviné que...

— Parce que, tout comme vous, mon amour, j'ai parfois des intuitions.

— Quand avez— vous compris que je n'étais pas lady de Maulpin ?
David sourit de nouveau.

— La nuit où je suis allé vous dire bonsoir dans votre chambre:..

— Oh!

— Vous étiez choquée, Vous aviez peur...

— C'est vrai.

— Quant à moi, j'ai eu honte de m'être conduit comme un imbécile. J'aurais dû comprendre que vous étiez très jeune, très innocente... et très pure.

La jeune fille baissa la tête en rougissant.

— Jamais un homme n'avait jusqu'à présent osé entrer dans ma chambre. Et personne n'avait encore tenté de m'embrasser...

— J'ai été le premier homme à vous prendre les lèvres, et je jure qu'aucun autre ne vous touchera ! Vous n'appartiendrez qu'à moi, Amalita !

— Mais comment connaissez— vous mon prénom?

— Cet après— midi, après avoir joué au polo, je suis allé voir une femme qui avait bien connu votre père autrefois. Elle était très amoureuse de lui et a eu le cœur brisé quand il s'est marié... Elle a reçu de temps en temps de ses nouvelles et a ainsi appris qu'il avait eu deux filles. Amalita, l'aînée, une ravissante brune aux yeux verts qui lui ressemblait, et Carolyn, la cadette, une jolie blonde aux yeux bleus qui était le portrait vivant de sa mère.

— J'aurais dû me douter qu'il était impossible de travestir longtemps la vérité !

— Vous n'aviez pas du tout l'air d'une veuve de vingt— six ans ! s'exclama David en riant.

— Moi qui croyais avoir réussi à donner le change! Voyez— vous, je n'ai pas trouvé d'autre solution pour que Carolyn fasse son entrée dans le monde et...

Le vicomte lui déposa un léger baiser sur le bout du nez.

— J'avais compris votre petit stratagème, mon amour! C'était très intelligent... Et vous avez réussi au— delà de vos espérances ! Car non seulement votre sœur a trouvé un mari... mais vous aussi!

— Vous... vous voulez de moi quand même? Malgré tous ces mensonges ?

— Un mal pour un bien.

— Vous êtes trop compréhensif!

— Pas du tout, fit— il en riant. Et je vous préviens : je serai un

mari très autoritaire. La première chose que je vais vous obliger à faire, ce sera d'ôter cette alliance !

Joignant le geste à la parole, il fit glisser l'anneau qui ornait l'annulaire gauche de la jeune fille.

— L'alliance de ma mère... murmura— t— elle.

— Je la remplacerai par la mienne afin de prouver au monde que vous m'appartenez ! Nous nous marierons dès que j'aurai fait établir une licence spéciale, puis nous partirons aussitôt pour un long voyage de noces.

— Mais les gens s'imaginent que je suis... la veuve de mon père !

— Vous n'avez pas eu l'occasion de rencontrer grand monde jusqu'à présent !

David haussa les épaules.

— Et les gens ne feront pas forcément le rapprochement... Vous savez, ils sont pour la plupart tellement imbus d'eux— mêmes qu'ils font à peine attention à ce qu'on leur dit.

— Peut— être avez— vous raison...

— De toute manière, notre mariage aura lieu dans la plus stricte intimité, et je vous assure qu'au retour de notre voyage de noces, personne ne verra de ressemblance entre la soi— disant veuve de sir Frederick et la radieuse vicomtesse de Garlestone !

— Oh ! David... comme je vous aime !

— Comme je vous aime, Amalita.

De nouveau, leurs lèvres se rencontrèrent.

Le comte, qui revenait à ce moment— là du jardin, s'immobilisa sur la terrasse en voyant le couple enlacé... Ses yeux s'arrondirent de stupeur, puis un petit sourire lui vint aux lèvres. Il se frotta les mains avec satisfaction puis, très discrètement, se détourna et s'éloigna.

Fin